Une année à Thessalonique

Cycle d'étude : Licence 3

Année 2021-2022

Marine Gallet

Tuteur : David Wolle

Aristolte University of Thessaloniki (AUTh), Grèce

Quoi que tu rêves d'entreprendre, commence-le. L'audace a du génie, du pouvoir, de la magie.

- J. W. von Goethe

Sommaire - Περιληψη

Etonnement 4

Confrontation à l'architecture 14

- Premier jour de cours P. 14
- L'université P. 15
- Relation professeurs-étudiants P. 16
- Les cours choisis P. 16
- Urban Design P. 17
- Interior Design P. 20

Ma vision de l'architecture 28

- Entre ambiance et bien-être P. 29
- L'émotion architecturale P. 36
- Le climat P. 40
- Mon avenir en tant qu'architecte P. 46

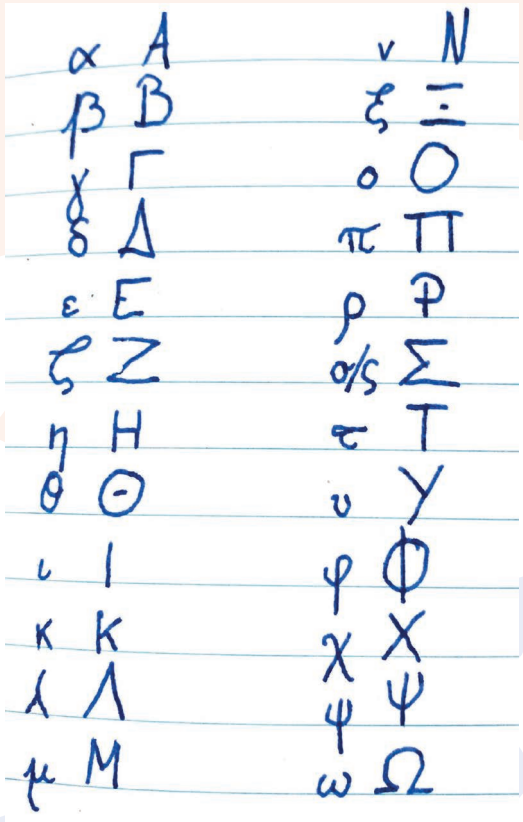
Annexes 48

Etonnement - Καταπληξη

C'est en descendant de l'avion, à l'aéroport de Thessalonique, que j'ai immédiatement remarqué le changement d'écriture. En effet, leur alphabet (combinaison de alpha et bêta, les deux premières lettres grecques) n'est pas celui que nous utilisons, nous autres français, et c'est assez déconcertant de le voir sur des publicités, des avertissements ou sur des panneaux indicateurs. C'est un détail qui dépayse tout de suite, qui nous fait savoir que nous sommes ailleurs.

Ayant étudié le grec ancien au lycée, je sais lire ces caractères même si les sonorités que je leur attribue ne sont plus les mêmes aujourd'hui. Néanmoins, cela m'a beaucoup aidé puisqu'en lisant un mot, j'arrivais à comprendre son sens global. Ce fut d'ailleurs une source d'amusement tout au long de mon séjour : essayer de lire le grec et d'en deviner le sens sans regarder dans mon dictionnaire. Certains sont plus évidents que d'autres, comme par exemple : βιβλιοθηκη - bibliothèque. Je reconnaissais aussi certains mots car ils en avaient donné d'autres en français (qui comporte beaucoup de mots d'origine grecque) : o χρονος- le temps (chronomètre).

Avant de venir en Grèce, je n'avais pas l'habitude de voir des lettres différentes de l'alphabet latin utilisées au quotidien. Pour moi, le grec, ce n'était que des textes anciens que je lisais laborieusement en classe de Terminale. Le voir utilisé aujourd'hui par toute une population m'a ouvert les yeux : le grec, ce n'est pas que l'époque d'Aristote et de Socrate, c'est aussi aujourd'hui. Malheureusement, le grec ancien et le grec moderne n'ont rien à voir : entre les sonorités, les structures grammaticales et les accents que je n'avais jamais réussi à maîtriser, je m'y suis bien perdue.



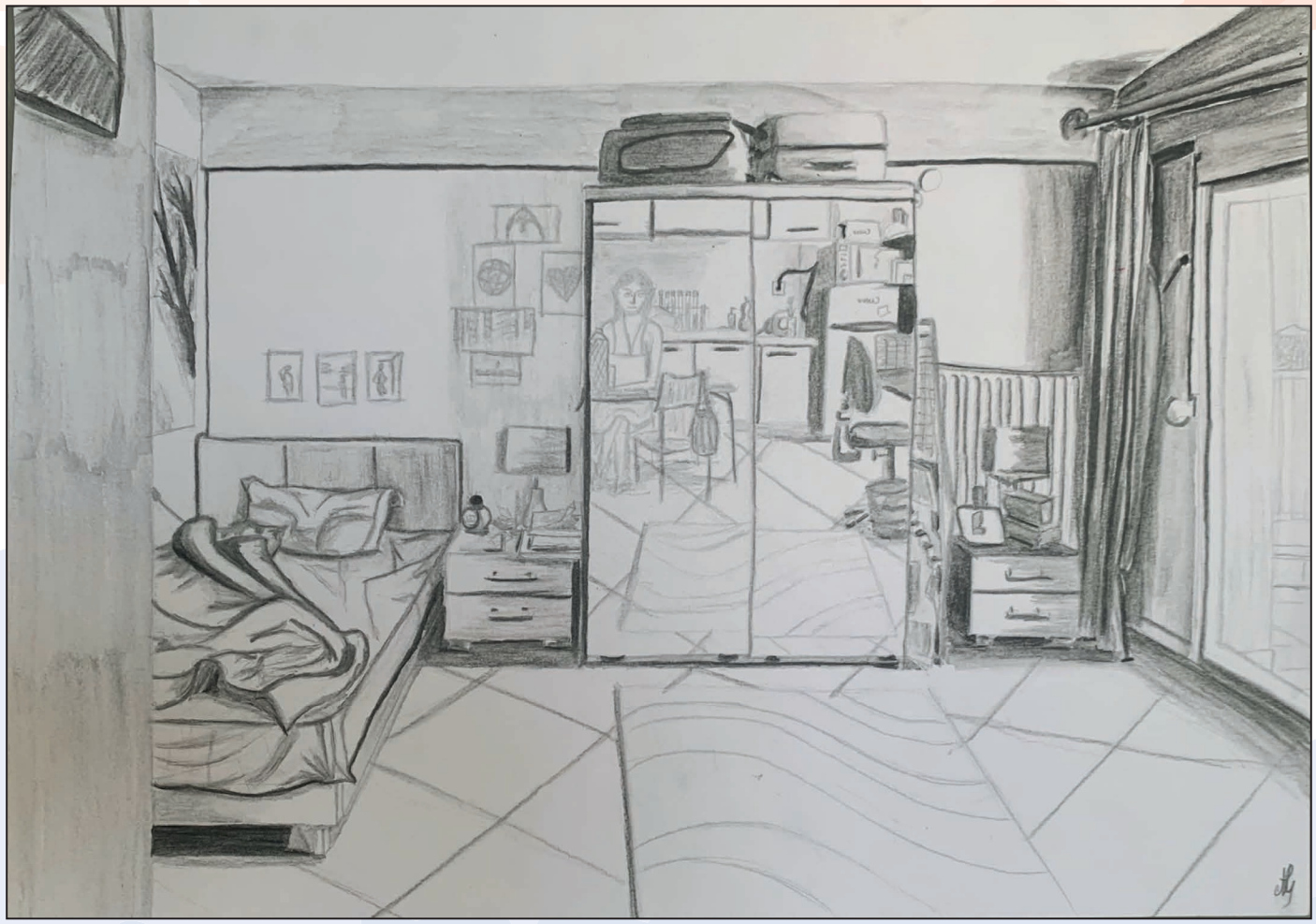
L'aéroport de Thessalonique étant situé en périphérie de la ville, j'ai donc pris un taxi pour me rendre dans le centre où mon appartement m'attendait. Avec deux grosses valises, il était difficile d'attendre le bus et puisque j'ignorais à quel arrêt il fallait que je descende. C'est donc en route que je me suis aperçue que la conduite grecque équivalait à celle des Méditerranéens, mais en pire. Ils roulent très vite, plus ou moins au milieu de la route et doublent par la droite comme par la gauche. Peu importe la couleur du feu ou que quelqu'un veuille traverser, il faut passer. Tant qu'il n'y a personne à l'arrêt devant soi ou de piétons qui ont commencé à traverser, les conducteurs passent à toute allure. Et pour les aider, ils ont une arme imparable : le klaxon. De jour comme de nuit, si on ne démarre pas assez vite lorsque le feu passe au vert, une note plaintive perçant les tympans des passants alentours retentit pendant un long moment.

En arrivant en ville, j'ai remarqué qu'il y avait des voitures garées partout le long des trottoirs. Il y en a tellement qu'elles prennent à elles seules un voie de circulation de chaque côté et réduisent drastiquement la route. Au début, je n'ai pas très bien compris pourquoi ; j'avais pourtant vu un ou deux parkings avec pleins de places disponibles ! Pourquoi se garer au bord de la route au risque de se faire abîmer sa voiture alors qu'il y avait plein de place dans des endroits faits pour ça ? Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris : ce sont des parkings payants et les gens n'aiment pas trop payer pour garer leur voiture.

Une fois arrivée à destination, j'ai découvert l'appartement qui allait devenir mon chez-moi pendant les dix prochains mois de l'année. La première chose qui diffère avec la France, c'est le système de boîte aux lettres. En effet, les Grecs ne s'en servent pas : elles sont déjà trop remplies de publicités et plus personne ne sait laquelle lui appartient. De ce fait, lorsque le facteur passe, il dépose les lettres en tas dans le petit hall d'entrée de l'immeuble et les résidents le prennent lorsqu'ils pensent à y jeter un coup d'œil en passant.

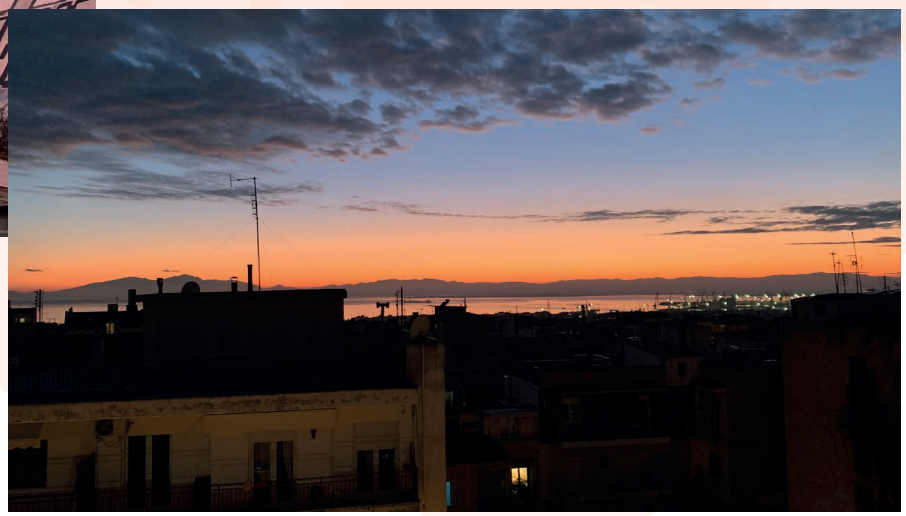
Chaque logement possède une porte blindée (et cela ne concerne pas que mon immeuble). Cela m'a amusé car je trouvais plus logique de mettre la porte blindée en bas de l'immeuble et des portes plus légères aux différents appartements du bâtiment, plutôt que de faire l'inverse. Ces portes ayant une poignée qui ne s'abaisse que du côté intérieur du logement, autant dire qu'il ne faut pas se retrouver dehors avec la clé qui ouvre la porte à l'intérieur…

Mon appartement en lui-même ressemble beaucoup à celui que j'avais à Grenoble. C'est un petit studio fait pour les étudiants. La première chose que j'ai appréciée, c'était la vue. Étant au sixième étage d'un immeuble déjà en hauteur par rapport à la ville, j'avais une vue imprenable sur les alentours et surtout, sur la chaîne du Mont Olympe en face. De plus, mon orientation me permettait d'assister aux magnifiques couchers de soleil qui embellissaient le ciel chaque soir. Plus le soleil sombrait vers l'horizon, plus les silhouettes des montagnes se découpaient en ombres chinoises sur un dégradé allant de l'orange au bleu nuit. Un régal pour les yeux.



Dessin au crayon aquarellable

Une fois installée, je suis allée faire des courses. J'ai tout de suite été frappée par l'étrange distribution des commerces : il y a des pharmacies à tous les coins de rues ou presque, au moins autant de boulangeries, un nombre incroyable de petites épiceries et de petits bazars où l'on pouvait trouver de tout et, enfin, peu de grandes surfaces. Et lorsque j'ai fini par en trouver une, je me suis tout d'abord dit qu'elle n'était pas bien grande. Cependant, une fois dedans, je me suis rendue compte qu'elle était sur deux niveaux ! Et je me suis aperçue par la suite que c'était partout pareil dans la ville. Néanmoins, si l'on voulait vraiment des grandes surfaces, il fallait se rendre dans la périphérie de la ville, là où il y a le plus de place. Ce qui m'a vraiment frappée pendant mes emplettes, c'était le prix très bas de la nourriture. La vie n'est pas très chère en Grèce. Étant donnée la crise de 2008, je m'attendais à payer plus que cela, mais j'ai été agréablement surprise.



Néanmoins, mon installation n'était pas complète : je n'avais pas d'électricité. Enfin, ayant trouvé les boîtiers dans le hall de l'immeuble, accessibles à tous, je l'ai activée (la vitre qui protégeait l'interrupteur était cassée) et je me suis ensuite mise en route pour obtenir un *greek tax number*, aussi appelé ΑΦΜ en grec, qui me permettrait de souscrire par la suite un contrat d'électricité. Mais pour l'obtenir, c'est pire que la maison des fous dans les Douze Travaux d'Astérix !

Déjà, première chose, les institutions ne sont ouvertes que le matin. Évidemment, j'y suis allée l'après-midi. Ensuite, une fois dans le bâtiment, il faut trouver le bon étage (ce qui était relativement facile). Et là, face à la porte, je me suis retrouvée face à une foule dense et compacte qui attendait. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi : où était la queue ? Et puis, plus le temps passait, plus j'ai compris qu'il n'y en avait pas. En fait, il y a quelqu'un qui s'occupe de la sécurité et, son travail, c'est plus de faire le portier qu'autre chose. Lorsque les gens arrivent, ils se précipitent pour lui expliquer leur problème et le portier leur dit quoi faire.

J'ai fini par trouver le courage d'aller lui parler et il m'a alors donné une liasse de papiers à remplir, écrits tout en grec en me disant qu'il me fallait un *lawyer* pour le faire. Je n'ai pas tout de suite bien compris sur le coup. Pourquoi il me fallait un avocat ? Et surtout, où est-ce que je pourrais en trouver un ?

Je suis redescendue et j'ai demandé de l'aide au premier passant qui m'a aidée bien volontiers. Je me suis aperçue que les Grecs étaient des gens très serviables, qui parlaient très bien anglais. Je me suis rendue dans l'agence que l'on m'avait indiquée (ce qui n'a pas été facile) et on m'a rempli mes papiers. Je suis ensuite retournée au *tax office*, où le portier m'a dit qu'il me manquait les tampons de la police. C'est donc en soupirant que je suis redescendue pour trouver un poste de police (heureusement qu'il y en avait un tout près) avant de remonter. Après avoir scanné mon passeport, le portier m'a dit de revenir dans quinze jours. Je lui ai expliqué qu'il me le fallait assez rapidement afin d'obtenir un contrat d'électricité et il m'a finalement dit de revenir la semaine d'après.

Mais, et j'allais l'apprendre, les Grecs ne sont pas des gens très pressés. Lorsque, finalement, je suis revenue deux semaines plus tard, le portier m'a dit qu'il me manquait encore quelque chose sur mes papiers. Il fallait que je retourne chez l'avocat pour qu'il le remplisse et en espérant très fort qu'il ne me faudrait pas attendre deux semaines de plus. Mais, heureusement, ce ne fut pas le cas et, souscrire pour le contrat d'électricité fut d'une simplicité enfantine après cela.

Une fois les problèmes administratifs réglés, je suis allée récupérer ma carte Erasmus à l'*Erasmus office*, et, le début des cours ayant été repoussé d'une semaine en raison de la pandémie, j'en ai profité pour commencer à explorer la ville.

J'ai tout de suite remarqué que le style des bâtiments qui composaient la ville se ressemblait beaucoup : ils avaient tous la même forme, la même couleur, à peu près la même taille, et surtout, ils n'étaient pas dans leur première jeunesse. En effet, les Grecs n'ayant pas de système de copropriété, ils n'entretiennent que très peu l'extérieur du bâtiment dans lequel ils vivent mais prennent soin de l'intérieur. C'est pour cela qu'il est très courant de voir des dizaines de climatiseurs accrochés aux façades (essentiels dès le mois de juin).

J'ai aussi noté l'étrange mélange entre ces nouveaux bâtiments légèrement décrépis et les vieilles églises orthodoxes en briques remarquablement bien conservées. On peut marcher le long d'une rue très passante, bordée de part et d'autre par des immeubles à perte de vue quand, soudain, cachée dans une dent creuse, on tombe sur une petite église qui tente tant bien que mal de se faire une petite place dans ce tissu urbain très dense. Cela donne un certain charme à la ville mais cela m'a aussi fait pitié, comme si on avait construit ces immeubles sans réfléchir, ne laissant qu'une toute petite place pour ce joli bâtiment, aux motifs en briques incroyables. Elles sont encore très utilisées de nos jours, car les Grecs sont très pratiquants.

Church of Prophet Elijah - Ναος Προφητη Ηλια

Il n'y a pas que des églises à tous les coins de rues, à Thessalonique, mais aussi des ruines de forum romain, des fondations d'anciennes maisons grecques, des canalisations… Il y en a partout, tellement que les Grecs ne savent plus quoi faire pour les préserver. Par exemple, il y une route qui passe au-dessus de nombreuses fondations de maisons antiques, sûrement trouvées pendant les travaux. Cela donne une véritable dimension historique à la ville. Quand je marche dans les rues et que je vois des ruines au moment où je m'y attends le moins, j'ai l'impression de remonter dans le temps et d'imaginer « il y a deux mille ans, des gens vivaient ici, dans de petites maisons de pierre ».

The Greek Agora and Roman Forum

Thessalonique étant une ville très riche en patrimoine historique, il y a beaucoup de musées à visiter, de monuments à découvrir. Ainsi, j'ai pu monter à l'Acropole (ή Ακροπολη) de la ville et visiter l'Heptapyrgion (ό Ηπταπυργιο), ce qui signifie littéralement « le fort aux sept tours », sachant qu'il en possède en réalité dix ! Cette étrangeté m'a beaucoup amusée mais j'ai fini par apprendre que cela venait d'un château fortifié à Constantinople (maintenant Istambul) qui portait le même nom et qui, cette fois, avait belle et bien sept tours. L'Heptapyrgion est une construction byzantine et ottomane, tombée dans l'oubli à la fin du XXème siècle avant d'être transformée en prison qui fut utilisée jusqu'en 1989.

Du haut des remparts du fort, j'avais une vue magnifique et dégagée sur toute la ville de Thessalonique, avec le port d'un côté et la jetée de l'autre, grouillant de monde, aussi petits que des fourmis. En face de moi, il y avait la mer qui reflétait le soleil et, au loin, je distinguais vaguement la silhouette des montagnes. C'est sans doute l'un des endroits où l'on a la plus belle vue de Thessalonique. *(voir photos à droite)*

Malheureusement, même si Thessalonique est une ville très vivante, j'ai déploré l'absence d'espaces verts. Moi qui aime la nature et faire des randonnées dans les forêts, je n'ai pas eu ce plaisir en Grèce. Thessalonique est une ville très urbanisée qui ne laisse pas la place pour un peu de végétation. Il y a certes un ou deux parcs mais ils sont tout petits et on en a vite fait le tour. Après avoir passé du temps à me balader de parc en parc à Grenoble, la nature me manque un peu…

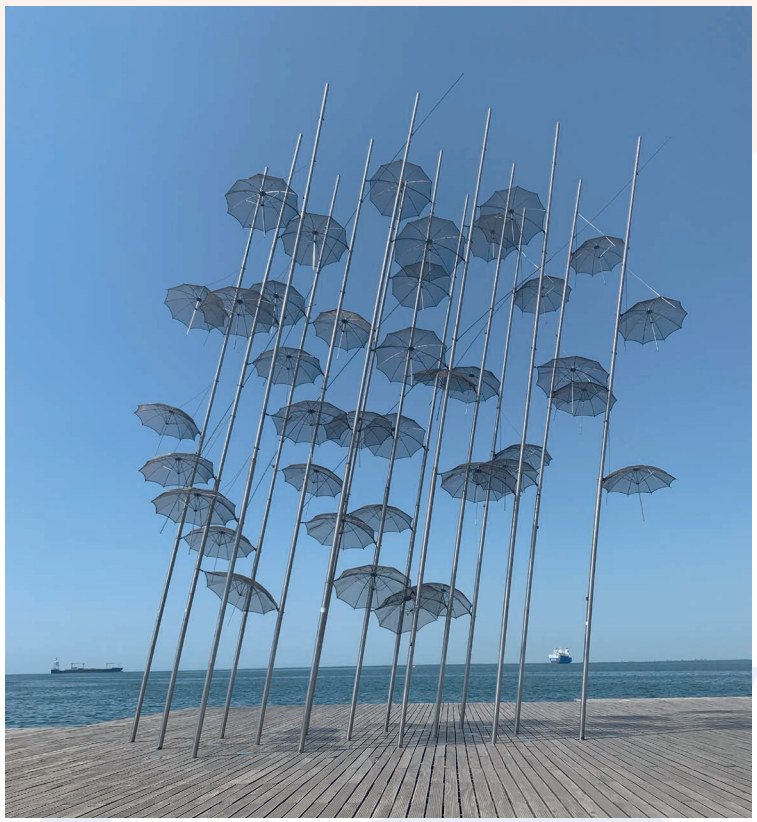
Thessalonique est une ville dans laquelle on peut très facilement se repérer. Du fait d'un terrible incendie qui a ravagé la ville en 1917, la mairie a fait appel à des architectes étrangers afin d'aider à reconstruire la ville et à dessiner un nouveau plan urbain. Ernest Hébrard, un architecte français, est celui qui a dessiné le « carré Aristote » qui comprend la place du même nom, et le centre-ville tout autour, majoritairement compris dans les anciens remparts qui encerclent la ville (ou plutôt ce qu'il en reste). Ce plan, malgré la Seconde Guerre Mondiale qui a bien affecté la ville, reste grandement visible, puisqu'il n'a que très peu changé. Il y a cinq grandes artères parallèles au front de mer, deux dans un sens, deux dans l'autre, et la dernière à double sens (il s'agit de l'ancienne rue principale de la ville datant de l'époque romaine, Egnatia - Εγνατια). Perpendiculaires aux précédentes, de nombreuses petites rues traversent la ville.

L'Heptapyrgion
-
ό Ηπταπυργιο

Plan imaginé par Ernest Hébrard, un architecte français après l'incendie de 1917

L'un des endroits de détente incontournable à Thessalonique est sans doute la promenade qui longe le bord de mer depuis le port jusqu'au Thessaloniki Concert Hall. Longue de plusieurs kilomètres, c'est l'endroit idéal pour une petite ballade détente entre amis. On peut notamment trouver la célèbre White Tower, qui faisait partie des remparts de la ville mais aussi la sculpture des Parapluies, par l'artiste Georgios Zongopoulos, ou encore le War Museum qui se situe dans un navire militaire.

La Tour Blanche - ὁ λευκός Πύργος



Les Parapluies - οι Ομπρέλες

Néanmoins, ce n'est pas l'endroit que j'ai préféré. Après un certain temps, marcher en ligne droite sur du béton, ça devient un petit peu monotone. Armée de mes chaussures de marche et de mon appareil photo, je me suis mise en tête de faire le tour des remparts de Thessalonique. Cette jolie petite ballade (une dizaine de kilomètres) m'a permis de voir des coins de la ville qu'on n'a pas forcément l'habitude de mettre en valeur. Par exemple, il y a le petit quartier de Tsinari, seule partie de la ville épargnée par l'incendie de 1917. On peut y voir de petites maisons à l'architecture typique de la Grèce.

Le Quartier de Tsinari -

Au cours des déambulations dans la ville, j'ai remarqué que les Grecs aimaient beaucoup socialiser et discuter dans des cafés, et ce, des heures durant. Un ami grec m'a un jour dit « on ne quitte le café que lorsque notre boisson chaude est complètement froide ». Et lorsque les Grecs ne sont pas dans les cafés, ils se baladent dans les rues avec des gobelets de cafés, de sodas, etc, à la main. Ils aiment aussi beaucoup la *street food*, et, de ce fait, on trouve énormément de petites boutiques dédiées à cela. Ça peut aller de la part de pizza géante, en passant par des burgers, jusqu'à la spécialité, appelée *pitagyros* (πιταγυρος), littéralement, « la viande dans le pain ».

Ils ont aussi un rythme de vie complètement décalé par rapport au nôtre. Ils se lèvent assez tard, prennent leur petit déjeuner vers midi, mangent le repas de midi vers cinq heures et celui du soir tard dans la nuit quand ils ne grignotent pas pendant la soirée. C'est assez déroutant au début, mais on finit par s'y faire.

Thessalonique a beau être la deuxième plus grande ville du pays avec son million d'habitants et ses 1 455 km², on peut facilement tout faire à pied. En effet, il y a certes un réseau de bus mais il n'est pas très fiable. Du fait de la circulation très dense, il m'est arrivé d'attendre un bus pendant plus d'une demi-heure, indiqué comme arrivant dans dix minutes à mon arrêt et vingt minutes plus tard, toujours indiqué dans dix minutes. Promis, je ne me plaindrais plus jamais des bus de Grenoble parce qu'ils ont une ou deux minutes de retard !

Cependant, il y a autre chose qui m'a étonnée en arrivant à Thessalonique : il y a des bandes pour les aveugles sur tous les trottoirs afin de les guider. Elles peuvent même être en marbre parfois ! C'est d'ailleurs un matériau qu'on retrouve beaucoup en Grèce, sans doute dû aux nombreuses carrières que l'on trouve dans le pays. Ainsi, on peut trouver des escaliers en marbre sur les places importantes, telle celle de l'Arche de la Galère ou Kamara (place emblématique de la ville), ou même dans les édifices publics comme les universités.

*Kamara (*Καμαρα*), avec l'Arche de la Galère (*Αψιδα του Γαλεριου*) et la Rotonde (*Ροτοντα*) en arrière plan*

J'ai aussi remarqué le nombre impressionnant de chats vivant à Thessalonique. Il y en a absolument partout ! Sur les ruines, en train de prendre le soleil, dans les arbres, dans les rues, sur les balcons… Ils ont l'air d'être très appréciés des locaux car il n'est pas rare de tomber sur une petite écuelle de croquettes sur le pas d'une porte. Et le soir, lorsque tout est calme, il m'est arrivé, parfois, d'entendre deux félins feuler et se battre, se battant pour une portion de nourriture ou un coin plus douillet. De plus, ils sont très curieux et ils n'hésitent pas une seule seconde à se frotter contre les jambes des touristes en leur faisant des yeux doux afin de quémander un petit bout de viande ou juste une caresse.

Ce que j'ai beaucoup apprécié, c'est la grande diversité des activités proposées par l'ESN (Erasmus Student Network). C'est une association composée d'étudiants grecs (l'équivalent de Transfert) qui propose des sorties, des soirées, des voyages, aux étudiants Erasmus afin de les initier à la culture grecque. J'ai pu ainsi rencontrer des étudiants venant des quatre coins du monde et découvrir des endroits reculés de la Grèce auxquels on ne pense pas forcément au premier abord. L'ESN a aussi organisé un grand nombre de Greek Taverna Night, afin de nous présenter la cuisine grecque.

La Grèce, ce n'est pas que le beau temps et la chaleur, comme je l'ai appris en hiver. Certes, il ne neige pas (quoique) mais, pendant le mois d'octobre, il a plu des cordes presque tous les jours, transformant les rues en rivières et, pendant le mois de janvier, il fait un froid de canard (j'ai d'ailleurs pu observer de nombreuses migrations de canards). Néanmoins en été, je confirme qu'il fait chaud, très chaud même et, à ce moment-là, la climatisation est indispensable.

Premier jour de cours

Le premier jour d'école a été très déroutant. Le cours était indiqué comme commençant à neuf heures sur l'emploi du temps, je me suis donc mis en tête d'arriver à l'heure. Mais, une fois sur place, je n'ai trouvé personne dans la salle de classe. Me disant que j'étais peut-être la première, je me suis donc assise dans un coin en attendant mais, plus le temps passait, plus je me posais de questions. Finalement, à neuf heures et demie, je suis sortie dans l'espoir de trouver quelqu'un qui pourrait m'aider, parce qu'il n'y avait vraiment personne. Je suis tombée sur une prof qui parlait français mais qui n'en savait pas plus que moi sur le cours du lundi matin.

J'ai fini par trouver un autre enseignant qui a appelé le professeur responsable du cours qui lui a dit que le cours commençait à dix heures et qu'il fallait être sur le site du projet. Et là, je me suis dit « super, et il est où, le site du projet ? ». Le professeur m'a donc emmenée dans la salle des profs pour me faire attendre jusqu'à ce que l'enseignant arrive à l'école. Lorsque ce dernier est finalement arrivé, il m'a emmenée jusqu'au site sur lequel nous allions faire notre projet en me disant qu'il y avait un groupe Facebook pour ce genre d'informations. Première chose dont je n'étais pas au courant. J'ai immédiatement rejoint ce groupe Facebook pendant que nous attendions les autres étudiants de la promotion.

J'ai très vite compris que la ponctualité et les Grecs, ça faisait deux. Arrivant par paquets toujours avec leurs éternels gobelets de café dans la main, ils ne semblaient pas se soucier de l'heure plus que cela. Ça m'a vraiment stupéfiée : pour moi, il est vraiment impensable d'arriver en retard à un cours !

Une fois tout le monde (à peu près) présent, les professeurs qui étaient arrivés après ont présenté le cours… en grec. Je n'ai donc pas compris un seul mot de la présentation et des consignes. Lorsqu'ils ont eu fini de parler, je suis allée les voir, suivie par d'autres étudiants Erasmus, et nous leur avons demandé ce qu'il fallait faire, puisqu'on ne parlait pas grec. Les profs nous ont dit qu'il fallait que l'on fasse équipe avec des Grecs, car tout se ferait en grec.

J'ai été vraiment étonnée : je pensais vraiment que les cours seraient en anglais ! Pourquoi ne pas demander à parler grec si tous les cours étaient en grec ? À l'expression des autres Erasmus, ils ne devaient pas s'attendre à cela non plus. Les professeurs nous ont ensuite dit que pour le moment, il s'agissait de faire une simple analyse de site : prendre des photos et des notes. D'accord, ça, c'était bien. Mais lorsque j'ai voulu me tourner vers les étudiants grecs afin de leur demander si quelqu'un voulais bien faire équipe avec moi, je me suis aperçue avec stupeur qu'il n'y avait plus personne !

L'un des enseignants nous a dit qu'aujourd'hui, c'était juste une présentation du projet et que le cours était fini. Et, ensuite, il est aussi parti, le plus naturellement du monde, suivi de ses collègues.

Après avoir pris quelques photos, nous sommes allés au restaurant universitaire, entre Erasmus. À cause de la crise sanitaire, nous n'étions pas autorisés à rester à l'intérieur pour manger. Il fallait prendre son repas et partir manger dehors. J'ai eu la mauvaise surprise de découvrir que les couverts en plastiques donnés avec le repas ne contenait pas de couteau. Le plat de résistance étant une côte d'agneau bien cuite, je me suis posée la question : comment je fais pour manger ça ?

Pour résumer, ce premier jour n'était pas du tout comme je m'y étais attendue.

Ce qui m'a encore le plus étonnée était que tout le monde était toujours en retard. Même si le cours était censé commencer à neuf heures et que j'arrivais vers 9h30, j'étais toujours la première dans la salle de classe. Même le professeur arrivait aux alentours de dix heures et les premiers étudiants n'étaient là que vers 10h15 ! Je pense que c'est vraiment ce qui m'a le plus choquée, à Thessalonique.

ARISTOTLE UNIVERSITY OF THESSALONIKI

L’université Aristote est la plus grande de Grèce. Créée en 1925, elle s’étend sur 230 000m², contient douze facultés subdivisées en quarante-quatre départements. Chaque année, elle accueille environ 90 000 étudiants venant de toute la Grèce. Elle possède un restaurant universitaire qui offre trois repas gratuits par jour à tous les étudiants. Les différents bâtiments sont disposés dans un parc et l’accès en voiture y est très contrôlé : seuls les étudiants et les enseignants peuvent y entrer.

L’École d’Architecture se trouve dans la Faculté d’Ingénierie qui se situe le long de l’avenue principale de Thessalonique, Egnatia. Elle est protégée du bruit de la route par le bâtiment principal qui relie les différentes Écoles qui composent la Faculté.

Si l’extérieur de l’École a le même aspect un peu dégradé que les immeubles qui composent la ville, ce n’est rien comparé avec l’intérieur. En effet, les étudiants sont très engagés en politique et n’hésitent pas à le montrer et à protester, peignant des fresques sur les murs déjà abondamment tagués ou accrochant des messages écrits sur de grandes feuilles sur les murs. D’ailleurs, du fait de l’engagement des étudiants, il est souvent arrivé pendant l’année que les locaux soient occupés et que les cours n’aient pas lieu. Certains espaces ne sont pas très bien entretenus, voir même laissés à l’abandon, et les étudiants ne se gênent pas pour fumer dans les locaux.

Vue extérieure de la Faculté d’Ingénierie

Vue intérieure du principal couloir desservant les différentes Ecoles de la Faculté d’Ingénierie

Relation professeurs-étudiants

Le relation professeurs-étudiants est assez semblable à celle en France. Néanmoins, ces derniers ont beaucoup plus de liberté que nous (sans doute parce qu'il s'agit d'une faculté et non d'une école). En effet, c'est à l'étudiant de voir comment il souhaite étudier. Il peut suivre les cours des différents niveaux dans l'ordre qu'il veut : par exemple, il peut faire les enseignements de la troisième année avant ceux de la deuxième. Mais pour avoir son diplôme, il faut qu'il ait fait tous les cours.

Autre différence par rapport à l'ENSAG : les cours ne sont pas obligatoires. Cela m'a beaucoup surprise. En effet, lors de l'enseignement du projet du deuxième semestre, il y avait un cours magistral le matin pour expliquer quelques notions en relation avec l'énoncé, mais l'amphithéâtre n'était même pas rempli au quart ! Pourtant, ce qui était expliqué était très intéressant et important pour le projet (dans la mesure de ce que je comprenais) ! Mais les professeurs n'ont jamais fait aucune remarque alors que l'après-midi, tout le monde était là.

J'ai posé la question à l'un des membres de mon groupe de projet et elle m'a répondu que l'étudiant faisait ce qu'il voulait. Si tu veux venir, tu peux, et si tu ne veux pas venir, tu peux aussi, personne ne te dira rien.

La quasi-totalité des cours que j'ai suivis était des travaux de groupe. J'ai trouvé ça plutôt intéressant car cela permet d'apprendre à travailler avec d'autres personnes et intégrer leur point de vue au projet. Cependant, comme presque tous les cours sont effectués en groupe, ces derniers sont pratiquement toujours les mêmes et il est parfois difficile de s'intégrer dans un groupe déjà formé depuis la première année.

Autre différence notable avec la France, c'est la pause de midi. Elle a lieu entre 14h et 15h et donne l'impression que la matinée dure une éternité. Cet horaire s'explique par le décalage des habitudes de vie.

L'Ecole d'Architecture étant une faculté, les étudiants ont beaucoup moins de cours que nous, environ quatre ou cinq par semaine. Cela m'a beaucoup surprise au début, car j'étais habituée à un emploi du temps assez rempli tandis qu'ici, il est presque vide.

Enfin, s'il n'y a pas d'atelier maquette, il y a tout de même un Fablab (qui fait aussi office de reprographie) au sein de l'école doté d'une imprimante 3D et d'une découpe laser. Cela s'explique sans doute par le fait que les professeurs demandent peu de maquettes, ce qui est très étonnant d'ailleurs.

Les cours choisis

La première chose à savoir, c'est que tous les cours sont en grec (excepté 06TT10, Visual Arts, où les étudiants Erasmus sont séparés des étudiants Grecs). Ainsi, il est parfois difficile de suivre un cours magistral où tout est en grec : du prof qui parle au power point qu'il présente. De ce fait, il est préférable de choisir des cours plus pratiques où l'enseignant passe entre les différents étudiants ou groupes pour commenter les projets ou exercices en cours, même s'il y a aussi des présentations pour expliquer certains détails.

N'étant pas vraiment au courant lorsque je suis arrivée, durant le premier semestre, j'ai donc choisi trois cours pratiques et un cours magistral que je n'ai malheureusement pas pu suivre puisqu'il était en grec. Le prof m'a néanmoins proposé de rédiger une dissertation en lien avec le sujet du cours.

Il y a bien évidemment les cours de projet dont les sujets sont tous aussi intéressants les uns que les autres. Ils explorent différents types d'environnements auxquels, en tant que futurs architectes, nous pouvons être confrontés.

Ce qui m'a beaucoup plu, en revanche, ce sont les « petits projets » qui nous permettent de réfléchir autour d'une thématique précise. Ils ne sont pas aussi complets que les projets de studio mais cela permet de mettre directement en pratique les connaissances enseignées dans ces cours (centrés sur une idée principale qu'il faut développer).

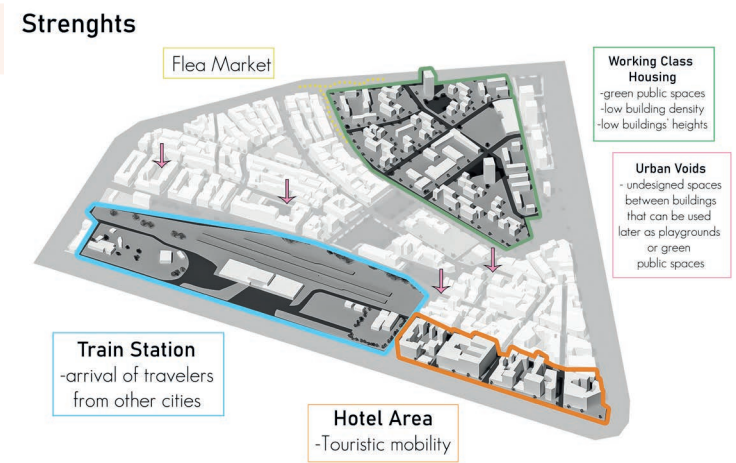
Enfin, il y a des cours pratiques, qui sont soit liés aux arts plastiques, soit à l'informatique. Par exemple, celui du premier semestre m'a permis d'apprendre à mieux manipuler Rhino 7, logiciel que nous n'avons abordé que pendant deux petites semaines à l'ENSAG.

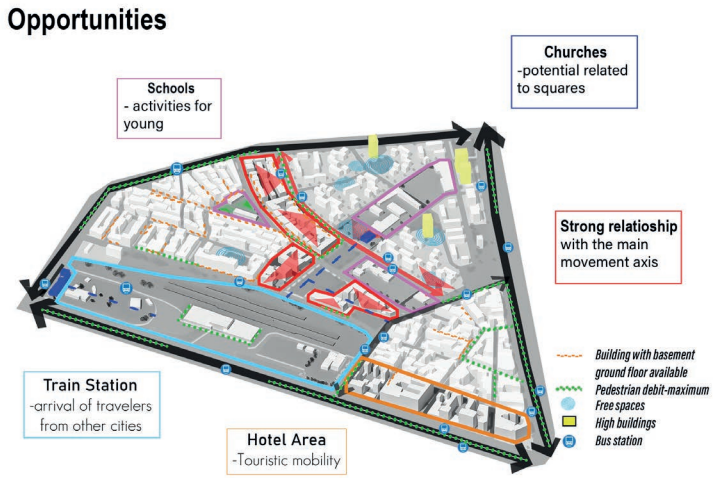
L'un des projets que j'ai réalisé s'intitulait « Urban Design », que l'on pourrait traduire par « Programmation Urbaine ». Il m'a beaucoup plu car il s'agit d'un aspect de l'architecture que je n'avais jamais abordé avant. Il pose la question de comment intervenir dans un environnement urbain déjà construit, où l'on ne peut pas tout détruire pour refaire le quartier comme on veut. Il faut prendre en compte l'histoire du quartier : comment et pourquoi il a été construit, dans quel contexte, mais aussi ce que veulent ses habitants, comment ils vivent et quels sont leurs besoins.

Il a aussi fallu analyser quelles sont les conséquences aujourd'hui de ce quartier plus ou moins bâti dans l'urgence, quels sont les problèmes que l'on y rencontre, ceux que l'on peut résoudre, et ceux que l'on ne peut pas.

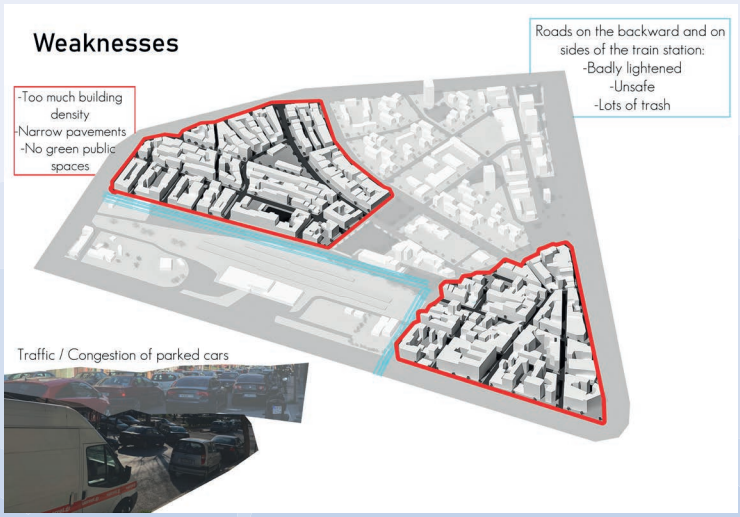
Il a d'abord fallu proposer une stratégie générale à l'échelle du site (qui était très grand), puis choisir une zone bien précise et détailler plus la proposition. Il s'agissait d'un projet où il fallait jongler avec différentes échelles, allant du 1 / 2500 jusqu'au 1 / 200. Il fallait penser la stratégie globalement pour tout le site mais aussi individuellement pour chaque partie du terrain

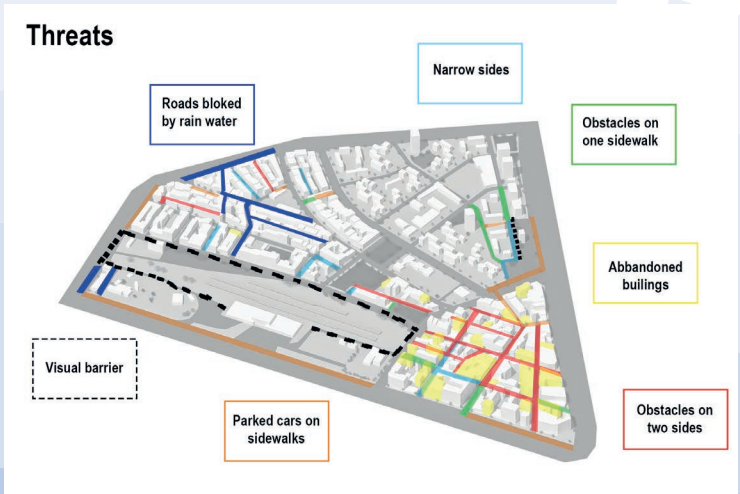
Nous avons aussi analysé un projet de programmation urbaine qui nous servirait aussi de référence, les professeurs nous ayant poussés, les Erasmus, à choisir un projet de notre propre pays : j'ai donc proposé le projet de l'écoquartier de la Caserne de Bonne.





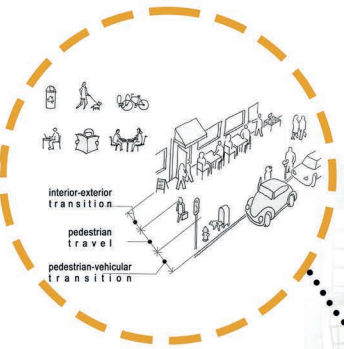
Analyse du site à l'aide d'un diagramme SWOT (Strenghts, Weaknesses, Opportunities, Threats)



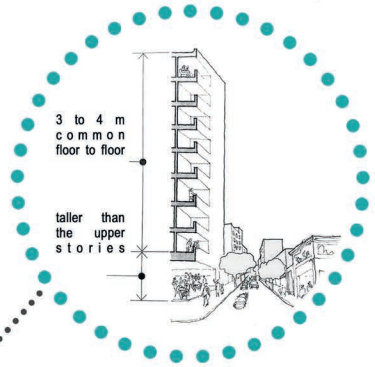


Strategic plan for the whole area

Steppin
making
nent us
being o
ed a ma
est part
main pa
spaces
signed
spots,
protecti

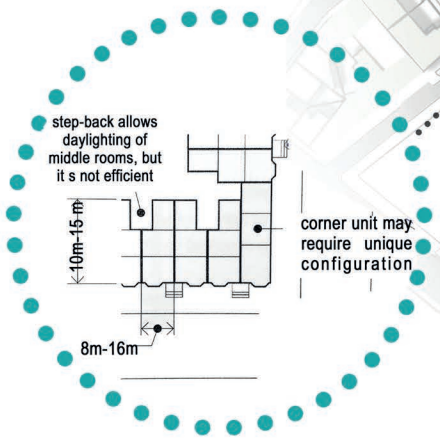


g to 1:500 we emphasized on safe spaces for the perma- ers and focused on the well f children. For that, we creat- in pathway crossing the larg- of our area, leading to the rk, meeting other free public in the meanwhile that are de- to offer the child playing with safe materials and with on from the central roads.



At the 4th floor, we tend to lose identity with the street

Honor the streetwall



As for the 12-storey building, which we considered a landmark, we thought it is not a friendly building for the user or the neighbours because of its tremendous height and its materials. So we changes the materials of the facades and added an extra volume on the ground floor to give the users a smoother entrance and at the same time to create a shadowy spot of daily use.

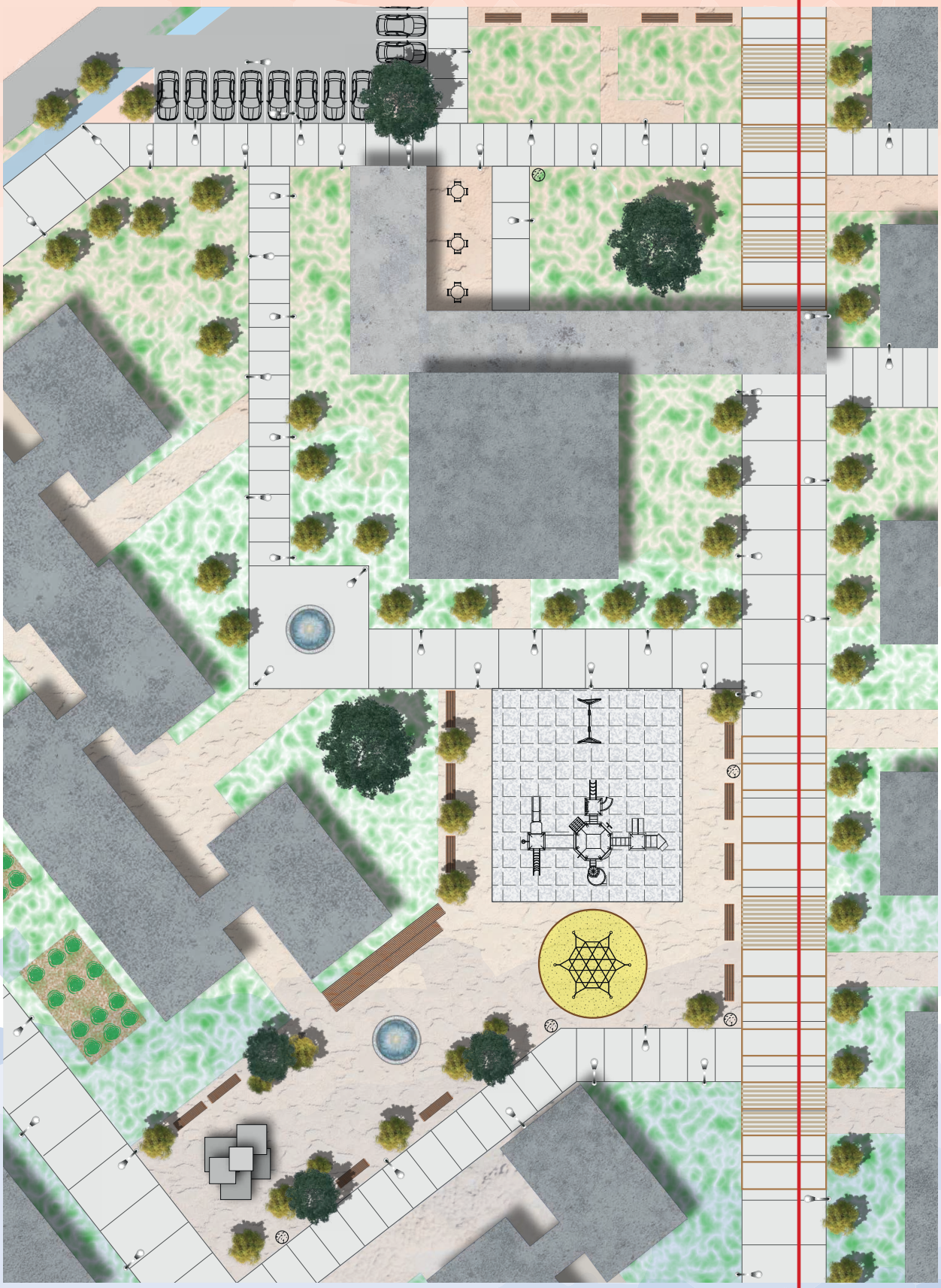
For the 1:200 scale we focused on the line of the path we created. We added wooden pergola along the way to give the users shelter from the sun and a kind of aesthetic pleasure with the hanging green and the places to seat accross the path. For our main park, which we call ,,The Heart", as it is connecting all of the other parks, we added equipment for playing, benches, kyosks that should offer a pleasant stop and an opportunity for outdoor activities.

LEGEND

- Residentals park
- Parks connected to street
- Core
- Volumes added
- Parking buildings

SCALE BAR 1:1000

0 25 100 250



Zoom sur le centre de la zone choisie
Echelle : 1 / 5 000

Coupe

Photo de la maquette,
réalisée au 1 / 500

Thessalonique est une ville très urbanisée, avec très peu de parcs pour permettre de respirer dans cette forte concentration d'habitants. C'est lors de ce projet que j'ai appris que les espaces verts n'étaient pas la priorité du gouvernement au moment de la (re)construction de la ville, ni même aujourd'hui. Ainsi, Thessalonique continue de s'étendre sans penser à intégrer un peu de verdure entre ses immeubles ombrageux.

Ces derniers sont d'ailleurs légions. On ne trouve que cela, depuis le centre-ville jusqu'à la périphérie. Il n'y a presque pas de maisons individuelles et je n'ai pas vu de jardin en ville comme on peut en voir à Grenoble, ni même dans les petits villages que j'ai pu traverser au cours de mes déplacements dans la Grèce. Cela donne l'impression d'un pays très urbanisé, qui délaisse ses espaces naturels sans se soucier des bienfaits qu'ils pourraient apporter dans les villes.

De plus, la très grande majorité des immeubles présents dans Thessalonique datent à peu près de la même époque, c'est-à-dire, après la Seconde Guerre Mondiale. Ils ne sont pas forcément très bien entretenus extérieurement et sont couverts de climatiseurs. Néanmoins, il en reste quelques-uns, plus anciens, et qui sont joliment ornementés. Disséminés aux quatre coins de la ville, ils ne sont pas faciles à trouver, même s'il y en a tout autour de la Place Aristote (la place principale de Thessalonique).

Electra Palace Hotel, sur la Place Aristote

Eglise de la Transformation du Sauveur - Μεταμορφωσις του Σωτηρος

Il y a aussi les églises orthodoxes qui se cachent entre deux immeubles, tâchant tant bien que mal de se faire une petite place dans ce tissu urbain étouffant.

Cependant, un détail commun à tous les édifices : la couleur. Tous les bâtiments (à quelques exceptions près) sont de couleur blanche, ou alors très claires. Cela s'explique par les étés très chauds que connaît la Grèce et la chaleur écrasante qui s'abat sur le pays dès le mois de juin. Le blanc est une couleur qui possède un albédo proche de 1, réfléchissant ainsi la lumière du soleil, et donc sa chaleur, au contraire du noir, qui l'absorbe. Cela permet aux immeubles de ne pas trop se réchauffer, même si la climatisation est nécessaire. Il y a aussi, à l'intérieur, un autre dispositif pour lutter contre la chaleur : la hauteur du plafond. Ils sont en effet bien plus hauts que chez nous. Ainsi, dans les bâtiments publics, tel que l'université, on peut monter à quatre mètres très rapidement, voire même plus dans certains espaces.

L'architecture est très portée sur la façon éviter que la chaleur n'entre dans le bâtiment. Cela était très présent aussi dans les cours et les professeurs nous le rappelaient à chaque fois. Comment profiter un maximum du soleil en hiver mais aussi s'en protéger à tout prix en été. Aussi, tous les appartements au dernier étage d'un immeuble possède une casquette (les balcons des étages supérieurs remplissant ce rôle pour ceux du dessous) afin de couper les rayons brûlants du soleil en été.

Il y a un autre détail architectural dont on ne peut se rendre compte que d'en haut, c'est le plan urbain qui régit les villes et les villages de la Grèce. Thessalonique n'est pas la seule ville à être construite sur une grille : depuis l'avion, on peut se rendre compte que même les petits villages sont « au carré » : les rues tracent un quadrillage entre les maisons, ordonnant ainsi la commune en des parties bien distinctes.

En raison de cette grille, Thessalonique est composé d'îlots très denses pour lutter contre la chaleur et parfois, il arrive qu'il y ait des erreurs comme une fenêtre donnant sur un mur ou donnant sur le centre de l'îlot complètement noir. Cela crée aussi de grandes artères très rectilignes dont on ne voit pas le bout. Dans ces grandes rues, les véhicules roulent très vite et font beaucoup de bruit : Thessalonique n'est pas une ville très calme. Parfois, les rues sont très étroites et empêchent le soleil d'éclairer correctement les immeubles d'habitations.

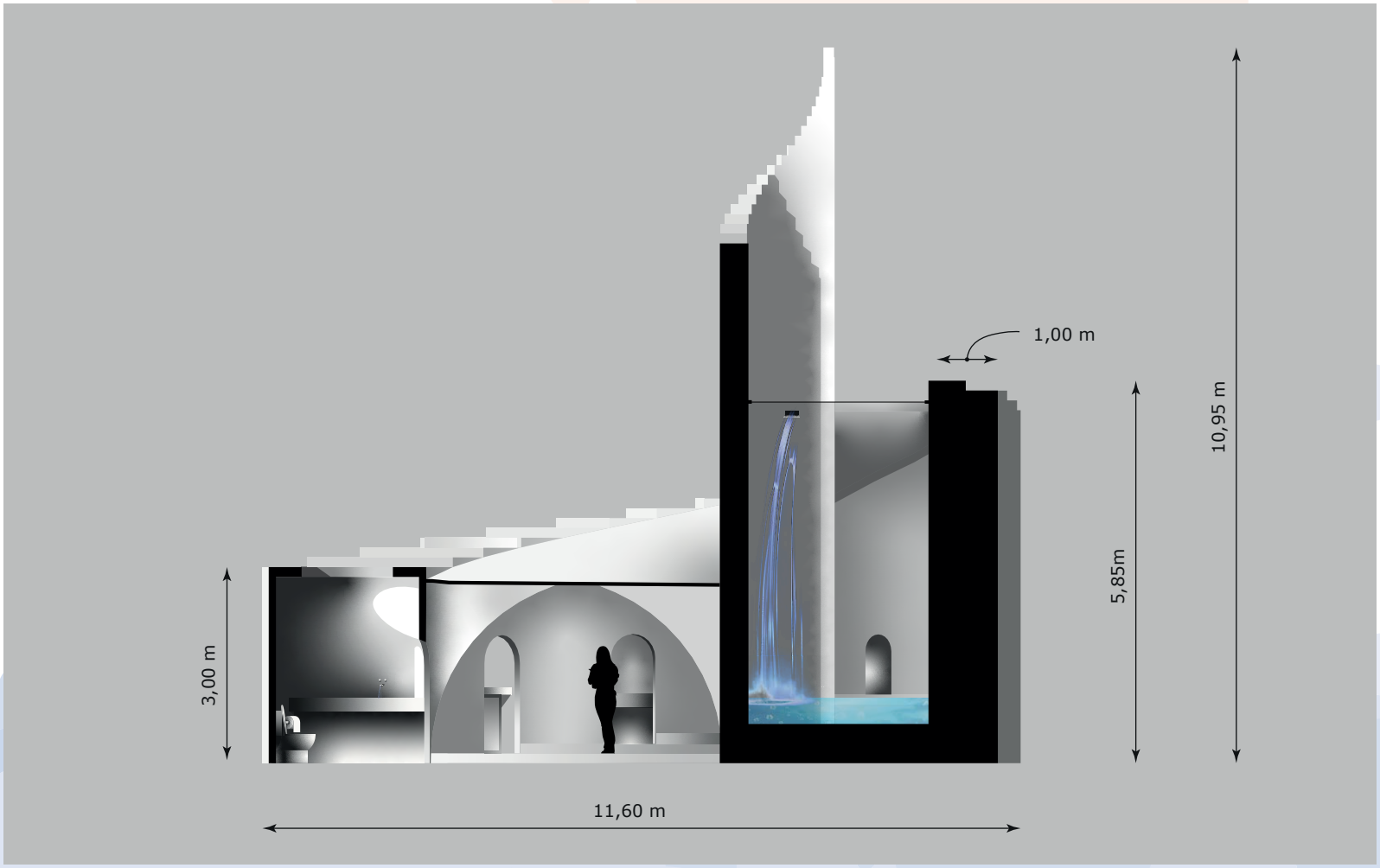
Photo prise depuis l'avion d'un petit village grec

Présentation du projet Interior Design

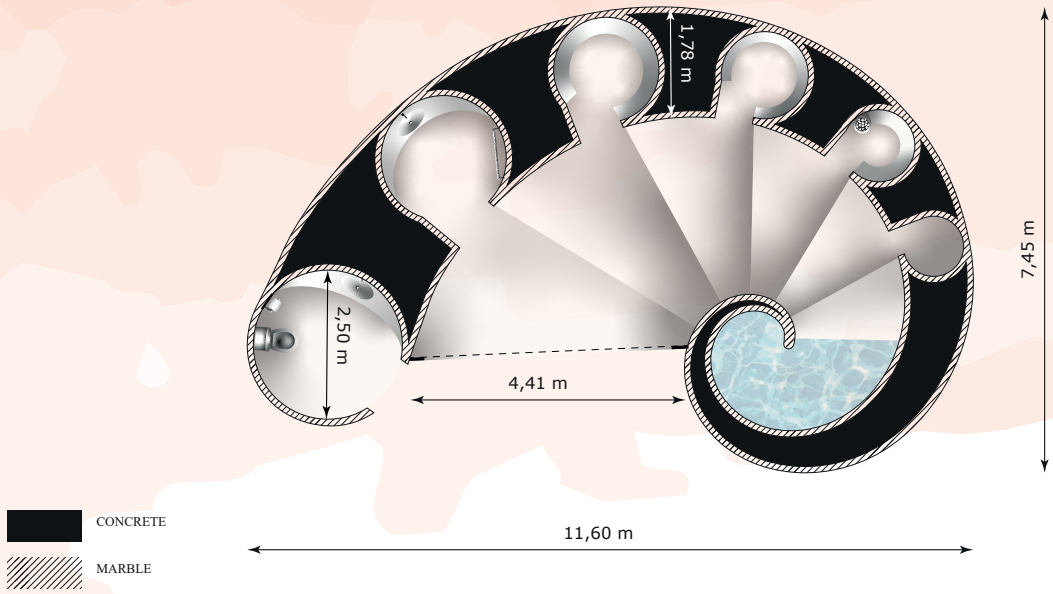
Cet enseignement prenait la forme d'un petit projet, un peu comme un TD, mais il n'était pas lié au « gros projet ». Cet exercice consistait à penser un espace intérieur sans penser à l'extérieur, avec un gros travail sur les ambiances. Je l'ai beaucoup apprécié (sans doute celui que j'ai le plus aimé de cette année d'échange), car c'est une autre manière d'aborder l'architecture. D'habitude, on se concentre d'abord sur la forme extérieure d'un bâtiment et ensuite on pense l'intérieur en envisageant vaguement des ambiances. Là, il s'agissait de l'inverse : il fallait penser uniquement l'intérieur et ses ambiances sans avoir le problème de l'extérieur. Ayant été habituée depuis trois ans à toujours prendre en compte le site, cela a été un peu difficile au début mais très instructif.

Ce projet consistait à designer un espace intérieur pour un artiste (nous avions choisi M. C. Escher) que nous avons commencé par étudier : ses besoins, ses goûts, comment il travaillait… puis nous avons dû imaginer sa salle de bain, son espace de travail et sa tombe ou un monument qui le représenterait. Il fallait donc aborder la question du confort, de comment on se sent dans un espace intérieur, comment faire pour qu'il soit agréable et qu'on ne s'en lasse pas au bout de quelques jours. Nous avons donc dû laisser parler notre créativité et faire place à notre imagination.

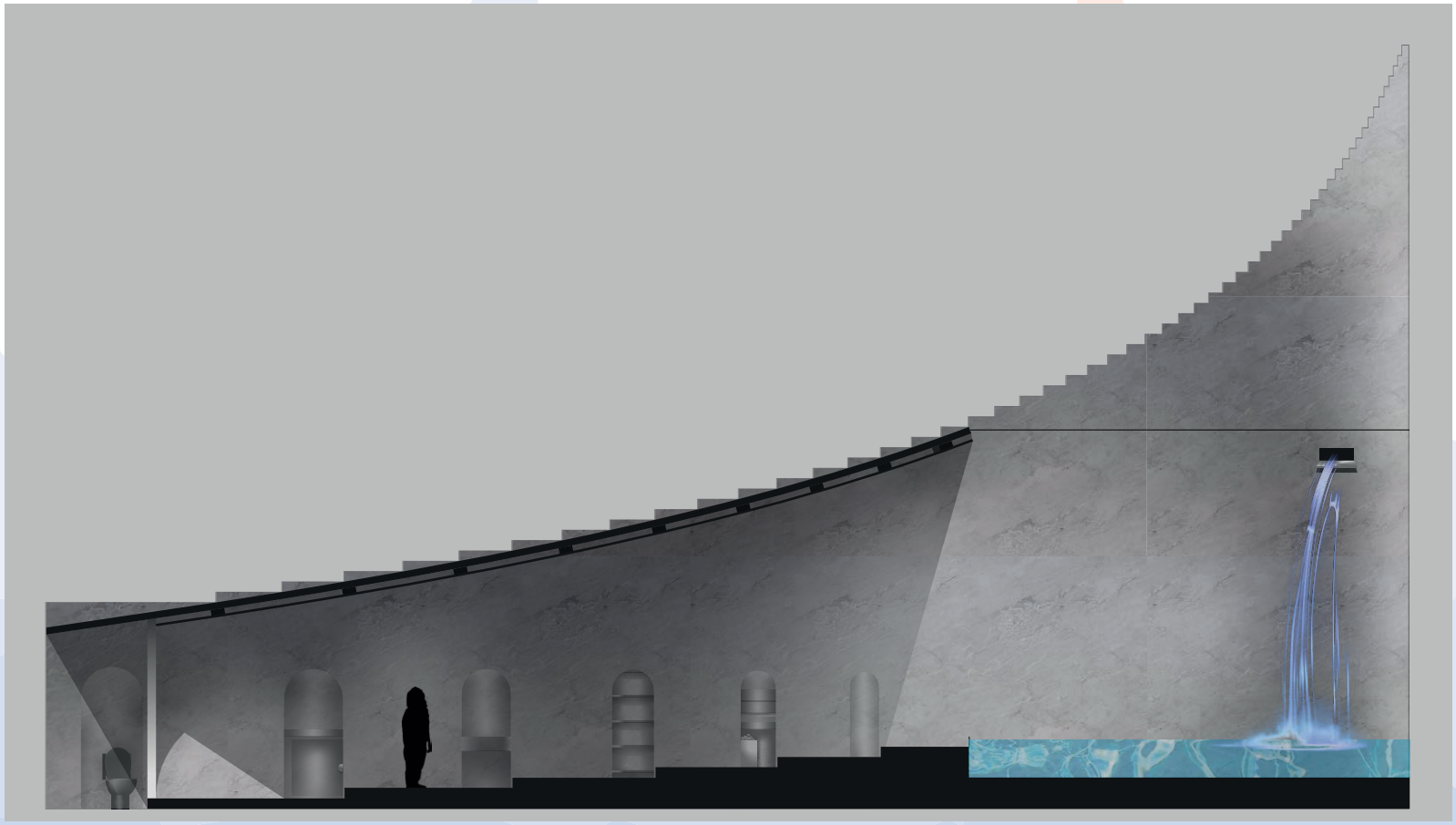
Enfin, ayant réalisé ce petit projet avec une autre étudiante Erasmus, il n'y a donc pas eu de problème de langue (anglais obligatoirement), ce qui était donc beaucoup plus agréable.



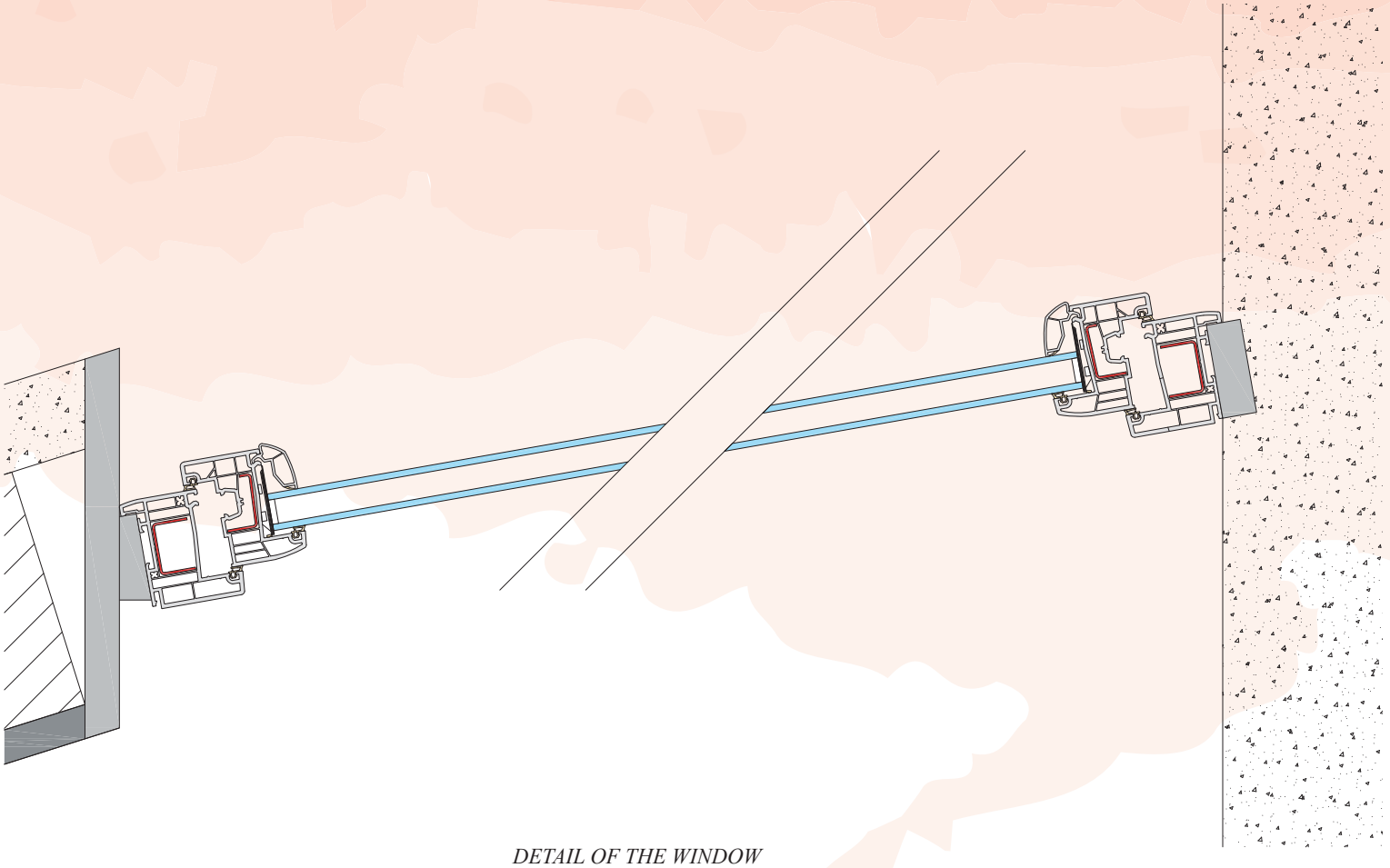
SECTION AA OF THE BATHROOM
SCALE : 1 / 100



PLAN OF THE BATHROOM
SCALE : 1 / 100



PANORAMIC VIEW OF THE BATHROOM
SCALE : 1 / 100



DETAIL OF THE WINDOW
SCALE : 1 / 4

LEGEND

MARBLE

GLASS

STEEL

WOOD

MASTER BOARD

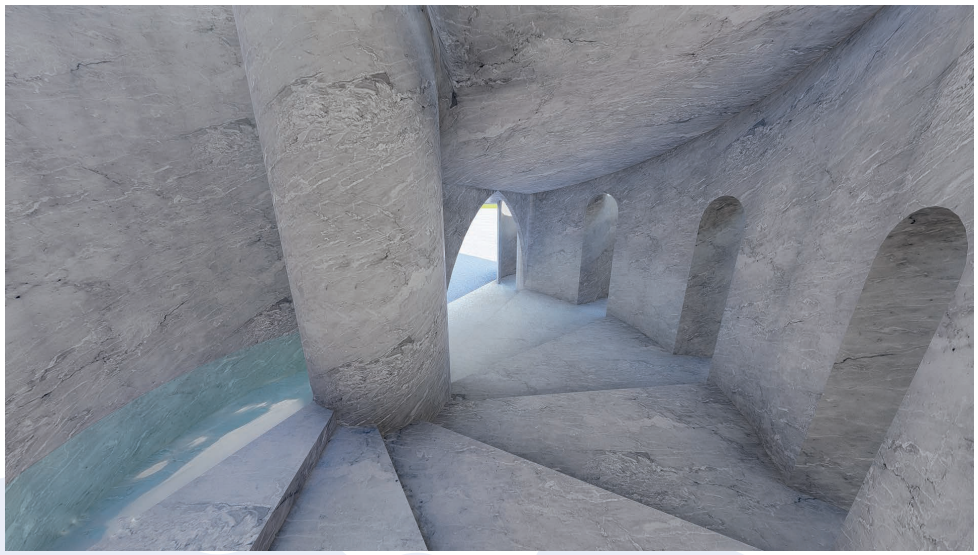
As Escher has made a lot of mathematical drawings, the shape of the bathroom has been proposed in the same way. Indeed, the spiral is the Fibonacci sequence, also known as the golden spiral.

There is only one wall which delimits the shape. In this wall, we can find the different spaces of the bathroom. They have been placed in order to create a gradation of the spaces. To go further with this idea, the doors are not the same size: indeed, more we go to the centre of the bathroom, the smaller they are. This has been inspired by the drawing Metamorphosis*, made by Escher, where a shape is transformed into something else.*

In the heart of the spiral, there is the bath, which is also the last step. Above this space, the ceiling is no longer marble but glass, in order to permit the light to create reflection in the inside and have a feeling of infinity. A waterfall is also falling into the pool.

The material used for the bathroom is marble in order to look like a temple. Escher was someone who liked Italy and its monuments. He also liked the Alhambra, thus explains the arches above the doors and the entrance.

View of the entrance



Inside view

View of the heart

Ma vision de l'architecture - Αρχιτεκτονικη

Lorsque je suis arrivée à l'ENSAG, il y a maintenant trois ans, je ne savais vraiment pas où je mettais les pieds. L'idée que j'avais de l'architecture n'était absolument pas la même que celle que j'ai aujourd'hui. En effet, en 2019, j'avais l'image de l'architecture comme étant une discipline scientifique et que l'architecte était celui qui construisait des maisons. Mais durant la première semaine, j'ai découvert tout un monde qui m'ouvrait ses portes, un monde qui m'a tout de suite fascinée, autant par sa diversité que par sa créativité. Au cours des semaines qui ont suivi, mon sentiment s'est affirmé : j'avais trouvé ma voie, c'était ce que je voulais faire, ce que je voulais devenir.

Entre ce moment et maintenant, ma perception de l'architecture a beaucoup évolué et s'est affinée. J'ai compris, grâce aux enseignements, que l'architecture allait beaucoup plus loin que construire des bâtiments. J'ai appris qu'il y avait différentes manières d'être architecte et que chacun avait son style, sa manière de construire, de penser le projet.

I) Entre ambiance et bien-être P. 29
- A) L'Homme au centre du programme architectural P. 29
- B) Les ambiances dans le bien-être P. 32
- C) La part de la culture P. 34

II) L'émotion architecturale P. 36
- A) L'architecture, un générateur de souvenir P. 36
- B) L'architecture, une expérience sensorielle P. 38

III) Le climat P. 40
- A) Grenoble et Thessalonique, deux villes que tout oppose P. 40
- B) La dimension climatique dans le projet P. 42

IV) Mon avenir en tant qu'architecte P. 46

I) Entre ambiance et architecture

L'homme a inventé l'architecture pour répondre à un besoin vital : sa sécurité. En effet, son premier but était de protéger l'être humain des dangers de la nature et des intempéries. Puis l'architecture a évolué, au fur et à mesure que l'homme modifiait son environnement. Elle s'est adaptée à ces nouvelles contraintes, se modifiant pour répondre au mieux aux besoins de la personne qui la concevait. Les huttes de bois sont devenues des maisons de pierre puis des immeubles en béton.

Après s'être protégé de l'extérieur, l'Homme a commencé à se préoccuper de l'intérieur de son abri, à l'améliorer pour le rendre plus confortable. Il a cherché à améliorer son niveau de vie, afin de répondre à l'un de ses besoins primaires : fournir le moins d'effort possible pour atteindre son but. Il a donc inventé des machines qui font désormais les travaux les plus pénibles et qui nous aident au quotidien. Par exemple, les grues qui soulèvent des objets très lourds et les déplacent en un rien de temps.

A) L'Homme au centre du programme architectural

En entrant à l'ENSAG, j'ai eu des cours sur quelque chose que je ne connaissais absolument pas : les ambiances. C'était quelque chose de complètement nouveau pour moi. Je ne pensais pas que le fait de bien se sentir chez soi appartenait au domaine de l'architecture. Notre bien-être dépend des nombreux paramètres influencés par l'architecte et cela, c'était vraiment quelque chose que j'ai découvert lorsque j'ai commencé l'architecture. Bien sûr, j'avais déjà entendu parler de l'acoustique d'une pièce ou de l'hygrométrie d'un espace, mais c'était des termes qui voulaient tout et ne rien dire à mes yeux. On pouvait y mettre ce qu'on y voulait. Avant cela, je pensais juste que bien se sentir chez soi, c'était ne pas avoir trop chaud ni trop froid.

La première question que je me suis posée en découvrant ce terme d'ambiance était : c'est quoi ? Qu'est-ce que c'est que les ambiances ? C'est ce qui définit notre environnement, notre contexte. « Nous vivons toujours au sein d'ambiances », a écrit Bruce Bégout, auteur du livre *Le concept d'ambiance*. En effet, il y a autant d'ambiances à l'extérieur qu'à l'intérieur. Seulement, à l'extérieur, on ne s'en rend pas vraiment compte puis qu'elles s'appliquent à une plus grande échelle et l'espace n'est pas confiné comme dans une pièce. Elles ne sont pas maîtrisées. À l'intérieur, c'est différent puisque que c'est l'architecte qui les influence. La question que je me suis ensuite posée est : comment peut-on les influencer ?

Les cours de EA ont apporté une réponse. Les deux enseignements dans ce domaine qui m'ont le plus touchés sont sans doute celui de « Lumière Naturelle », S2EA, avec Grégoire Chelkoff et « Acoustique », S3EA, avec Théo Marchal. Dans le premier, le TD m'a montré l'importance de l'éclairage et comment il pouvait changer la manière dont on percevait un espace. Cela m'avait particulièrement touchée lorsque j'avais découvert toutes les différentes typologies possibles et imaginables de fenêtres. *(figure 1)*

L'enseignement S3EA m'a permis d'expérimenter les sons et à quel point ils peuvent varier d'un endroit à un autre. Cela m'a montré qu'imaginer une salle de spectacle n'était pas quelque chose de facile. Il faut que les acteurs soient clairement audibles par toute la salle sans qu'ils ne soient perturbés par les petits bruits émis par les spectateurs. J'ai aussi réalisé la prouesse technique des théâtres antiques qui propagent les paroles des discours dans un grand espace ouvert sans avoir besoin de micros et de haut-parleurs. *(figure 2)*

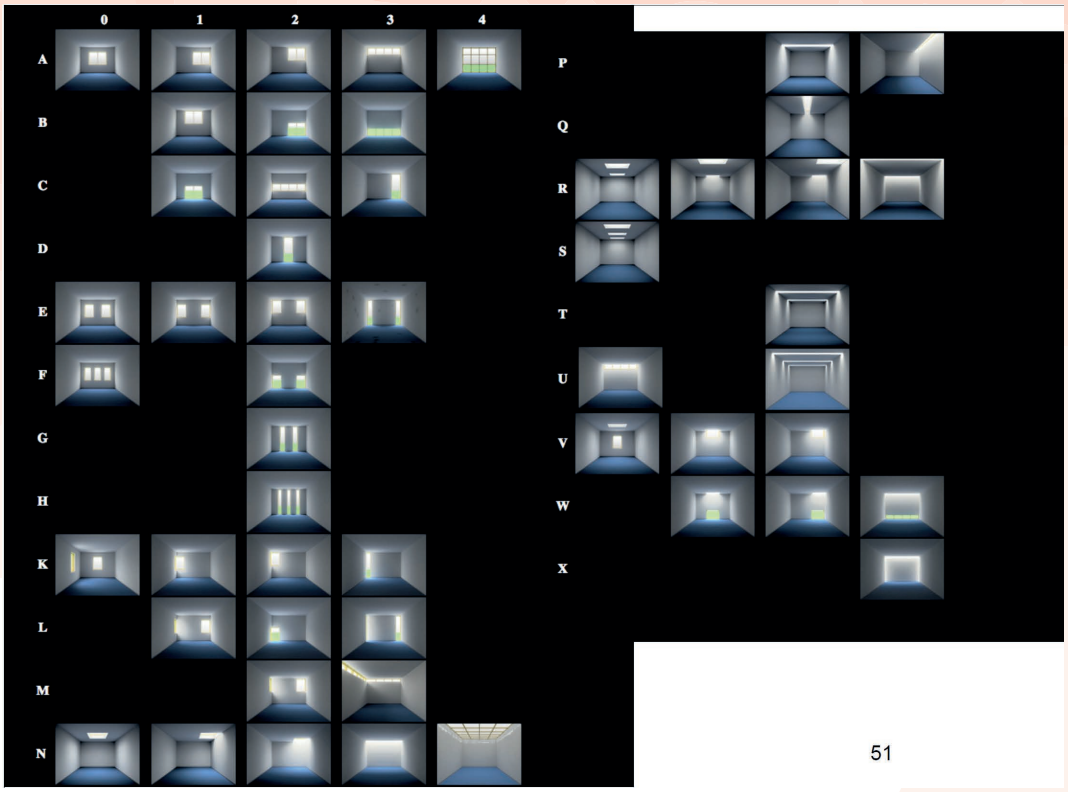


Figure 1 : Les différentes typologies de fenêtres ; Image extraite du cours S2EA, Ouvertures

Figure 2 : Le théâtre antique d'Épidaure, Grèce

Tous ces cours m'ont fait comprendre que l'architecture, c'est bien plus qu'agencer des murs pour créer des espaces. C'est aussi savoir comment rendre ces espaces vivants et viables. Tout cela, je n'en avais pas conscience avant. Lorsque je rentrais dans une pièce, je me disais juste « je me sens bien ». Maintenant, j'analyse l'espace où je me trouve : du bois pour donner une atmosphère plus chaleureuse, des murs clairs pour diffuser la lumière et la rendre plus douce…

Mais le cours qui m'a sans doute le plus marquée à ce sujet, c'est le projet de S4AA, Complexité et Morphologie Architecturale et Urbaine, dirigé par Sébastien Fabiani. Cet enseignement m'a marquée sur d'autres aspects, j'en reparlerai aussi plus tard. La grande innovation de ce projet est que l'on est parti, non pas du programme architectural comme d'habitude, mais de ce qu'il y a au centre du bâtiment, c'est-à-dire, l'Homme. Au lieu de définir une enveloppe externe, on a défini une enveloppe interne, notamment grâce aux paramètres programmatiques, autrement dit, les ambiances. Le fait de définir précisément chaque espace à l'aide de ces paramètres était une grande nouveauté dans mon parcours architectural qui m'a, non seulement beaucoup plu, mais aussi marquée.

Je pense que c'est pendant ce cours que j'ai vraiment compris ce qu'étaient les ambiances et à quoi elles servaient vraiment. J'ai compris leur importance dans le bâtiment mais aussi pour ses habitants. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut négliger. Les ambiances permettent de définir le bâtiment. C'est notamment ce que fait l'architecte suisse Philippe Rahm dans la plupart de ses projets. Par exemple, dans son projet « Domestic Astronomy » (jamais réalisé), on voit bien qu'il a été pensé en fonction de la température idéale pour le corps humain. *(Figure 3)*

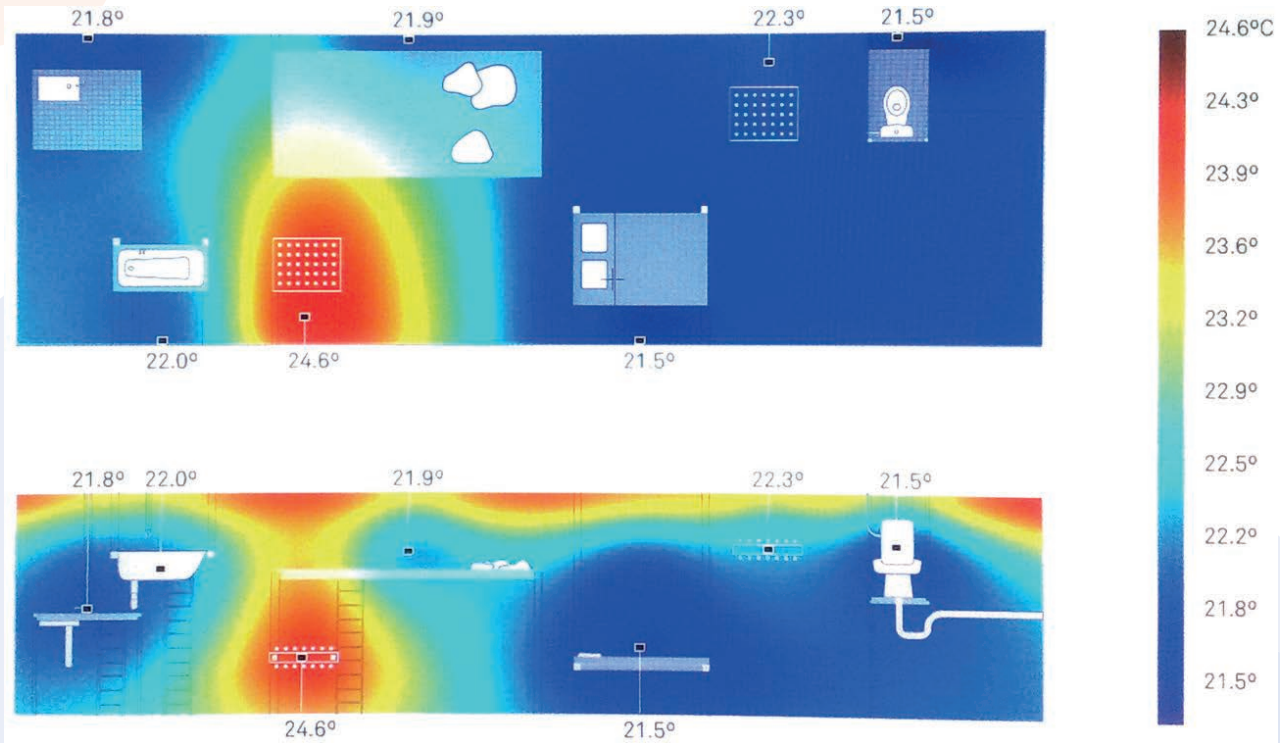


Figure 3 : Coupe du projet « Domestic Astronomy », de Philippe Rahm

Le fait de partir des ambiances et de ce que l'Homme ressent avant de penser les espaces a vraiment bouleversé le regard que je portais sur l'architecture. Je me suis vraiment rendue compte que l'Homme était au centre du bâtiment. C'est pour lui qu'un architecte imagine un projet. S'il n'y a personne, alors il n'y a pas d'architecture. Tous les paramètres que l'architecte manipule afin de rendre l'intérieur le plus confortable possible n'ont qu'un seul but : le bien-être de la personne qui se trouve à l'intérieur.

B) Les ambiances et le bien-être

« Nous vivons toujours au sein d'ambiances, dôme invisible sous lequel se déroule toutes nos expériences, dit Bruce Bégout dans son livre *Le concept d'ambiance (Figure 4)*. Elles sont la base continue du monde sensible, toile de fond à partir de laquelle s'actualisent toutes nos perceptions et nos sensations. »

D'après la définition même d'ambiance (ensemble de caractères définissant le contexte dans lequel nous nous trouvons), nous pouvons donc dire que nous vivons entourés d'ambiances en permanence, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Dehors, les sons que l'on entend sont ceux des voitures et des passants qui discutent. Les odeurs que l'on respire sont celles des arbres et du bitume. La lumière est celle du soleil le jour et celles des lampadaires la nuit. Les sensations sur notre peau sont celles de la pluie qui tombe et du vent qui souffle, tandis que les goûts dans notre bouche sont ceux des glaces que l'on achète pour combler un « petit creux ».

Ces sensations nous donnent des informations sur le lieu où nous nous trouvons, si nous sommes en ville ou en pleine nature, dans la forêt ou sur la plage, car elles sont toujours différentes. Il n'y a pas deux endroits sur Terre où les ambiances sont les mêmes. C'est vrai à l'extérieur mais aussi à l'intérieur. Les ambiances nous indiquent où nous nous trouvons dans un bâtiment car, là aussi, elles varient d'une pièce à l'autre. Ce sont aussi elles qui permettent, en partie, à un individu de dire s'il se sent bien ou pas dans un espace.

Figure 4 : Livre écrit par Bruce Bégout

Aujourd'hui, nous vivons à cent à l'heure. Nos sens sont en permanence surchargés d'informations et souvent, on en reçoit trop. Alors, on ressent le besoin de faire une pause, de faire le vide, le temps de « recharger ses batteries ». On rentre chez soi, là où les informations reçues sont, certes, puissantes, mais beaucoup moins nombreuses qu'à l'extérieur, et on s'allonge pour permettre ce nettoyage de nos récepteurs.

Le logement est comme une bulle de calme qui permet de se recentrer sur soi-même. Je l'ai moi-même constaté au cours de cette année à l'étranger : Thessalonique est une ville hyperactive où il faut être vigilant à tout moment pour ne pas se faire renverser par un scooter ou une voiture trop pressée, et où le niveau sonore est assourdissant. Lorsque je rentre chez moi, je peux enfin souffler un peu et me vider les oreilles de tout ce bruit. Les ambiances qui m'entourent alors sont bien moins agressives que celles qui sont dehors et me permettent de dire que je me sens bien.

Ce constat m'a amené à me demander comment l'architecture pouvait participer au bien-être des gens. L'architecture peut-elle être un moyen de provoquer cet état ? C'est le cours « Habiter ou réaliser son être au monde », S3SS2, avec Cécile Bonicco, qui, bien qu'il m'ait paru ennuyeux au premier abord, a tout de même changé la vision que j'avais du logement. Nous avons étudié le philosophe Martin Heidegger et notamment sa théorie qu'habiter, c'était exister *(Figure 5)*. Habiter dans un logement de qualité permettrait à l'Homme de s'épanouir dans sa vie et de se sentir vivant.

Figure 5 : Livre écrit par Martin Heidegger

Comment les ambiances peuvent-elle aider à se sentir vivant ? Philippe Rahm, lors d'une conférence à l'École d'Architecture de Versailles ayant eu lieu en ligne, a expliqué que si les ambiances étaient trop neutres, alors le corps n'était plus stimulé. C'est pour cela qu'il faut toujours un petit inconfort pour que le corps se sente toujours vivant. Pour que l'on se sente exister. Une température un peu plus basse éveille des frissons sur notre peau et stimule notre corps qui va essayer de nous réchauffer.

Cette question de la qualité du logement s'est notamment posée avec le confinement : est-ce que les espaces dans lesquels nous vivons nous permettent de nous épanouir ? Sont-ils adaptés à nos besoins ? Certains diront oui, d'autres non, mais on ne peut que constater l'exode qui a eu lieu pendant ces années de pandémie durant lesquelles beaucoup de personnes ont cherché à s'installer ailleurs, en quête d'un meilleur logement, plus adapté à leurs envies et à leurs besoins.

Si les ambiances sont un moyen de rendre vivant un espace, c'est aussi un moyen pour éviter l'ennui. Durant cette année à l'étranger, j'ai eu l'occasion de suivre le cours Interior Design, dont j'ai déjà parlé. Cet enseignement, s'il a renforcé mon sentiment de partir de l'Homme plutôt que du programme architectural, a également posé la question de comment créer un espace dont on ne se lasse pas. Comment faire pour que l'on s'y sente bien tous les jours, une fois passée la découverte du lieu ?

Le fait de poser cette question m'a rappelé mon stage de première pratique, effectué à la fin de la deuxième année de licence. Alors que je travaillais au cabinet d'architecture, une cliente est venue en disant qu'elle éprouvait un ennui profond dans sa maison et qu'elle cherchait un moyen de le rompre. Le terme « s'ennuyer » m'avait beaucoup frappée car, à ce moment-là, je ne voyais pas vraiment comment on pouvait s'ennuyer dans une maison. Le cours d'Interior Design me l'a fait comprendre : il faut qu'il y ait toujours quelque chose pour stimuler notre corps.

C) La part de la culture

Partir à l'étranger m'a permis d'expérimenter un autre mode de vie, d'autres habitudes, différentes de celles que j'avais en France, d'autres ambiances. C'est assez déconcertant, surtout au début. Il faut un petit temps pour s'adapter à ce mode de vie complètement différent du sien. C'est ce changement radical de culture et de mode de vie que j'ai remarqué qui m'a fait comprendre que chaque pays avait une notion différente du bien-être. Il est indissociable du rythme de vie. De ce fait, chaque civilisation s'est adaptée en fonction de son mode de vie, ce qui induit un confort particulier. Par exemple, une personne venant d'Égypte aura moins de mal à supporter la chaleur de l'été grec que la pauvre française que je suis.

Avant d'être étudiante, je n'avais jamais habité dans un petit appartement. J'ai grandi dans une grande maison entourée d'un grand jardin ouvert sur la nature environnante. Si venir habiter à Grenoble a été un choc, ce n'était rien comparé à Thessalonique. J'ai ainsi expérimenté la qualité des isolations sonores entre les logements (une catastrophe), mais aussi avec l'extérieur, la passoire thermique qu'était mon appartement en hiver mais qui avait l'avantage de garder assez bien la fraîcheur en été, ainsi que toutes les autres joies de vivre dans un immeuble d'habitation. Je n'ai donc pas la même notion de bien-être qu'une personne ayant toujours vécu dans un appartement.

Je suis habituée à des ambiances calmes et naturelles, comme le chant des oiseaux ou le cri-cri des cigales. Le soir, la seule chose que j'entends est le calme de la forêt toute proche. En déménageant en ville, j'ai été confrontée à d'autres sons, à d'autres ambiances qui n'étaient pas du tout celles auxquelles j'avais l'habitude : le crissement des grillons s'est mué en rugissements de moteur et les oiseaux chanteurs en klaxons. Je n'aspire qu'à une seule chose : retrouver les bruits de la forêt qui m'apaisent. Mais je sais que ce n'est pas le cas de tout le monde. Une fille que j'ai rencontrée à Thessalonique m'a dit qu'elle ne pourrait jamais quitter la ville pour aller s'installer à la campagne car elle est trop habituée à son atmosphère. Elle serait perdue sans cela.

Ce qui est confortable pour quelqu'un ne l'est pas pour tout le monde. Chaque individu est différent. Ainsi, un architecte doit analyser les besoins et les envies de son client, et c'est exactement ce que nous avions fait pour le cours d'Interior Design : nous avions analysé la manière de vivre, les besoins et les envies d'Escher. Ce n'est pas la culture qui doit s'adapter à l'architecture, c'est l'inverse : l'architecte doit toujours s'adapter à son client pour que le projet qu'il conçoit pour lui soit fait pour cette personne.

On m'a souvent répété pendant ma licence que le projet ne doit appartenir qu'à un seul site, qu'on ne puisse pas le déplacer et le mettre ailleurs, ne pas faire comme les grands ensembles. Mais je pense que le bâtiment doit aussi être fait pour la personne qui en fait la demande, qu'il soit adapté à elle, à ses besoins, à ses envies. Si chaque civilisation a édifié des bâtiments qui ne ressemblaient pas à ceux des autres, c'est parce que qu'elle avait des restrictions, certes liées au site, mais aussi culturelles. Les nomades mongols ont imaginé leurs yourtes afin qu'elles soient rapidement démontables et facilement transportables, pour pouvoir suivre les troupeaux dont ils dépendent. *(Figure 6)* On peut y opposer les constructions enterrées des pays nordiques, conçues pour conserver un maximum la chaleur. *(Figure 7)*

Je pense donc qu'il est important que l'architecte prenne en compte non seulement les besoins de la personne mais aussi sa culture, afin de concevoir un projet qui lui convienne et qui prenne en compte sa manière de vivre. Chaque individu étant différent, chaque projet imaginé sera différent et unique. Cette année d'échange a grandement contribué à faire évoluer mon regard à ce sujet.

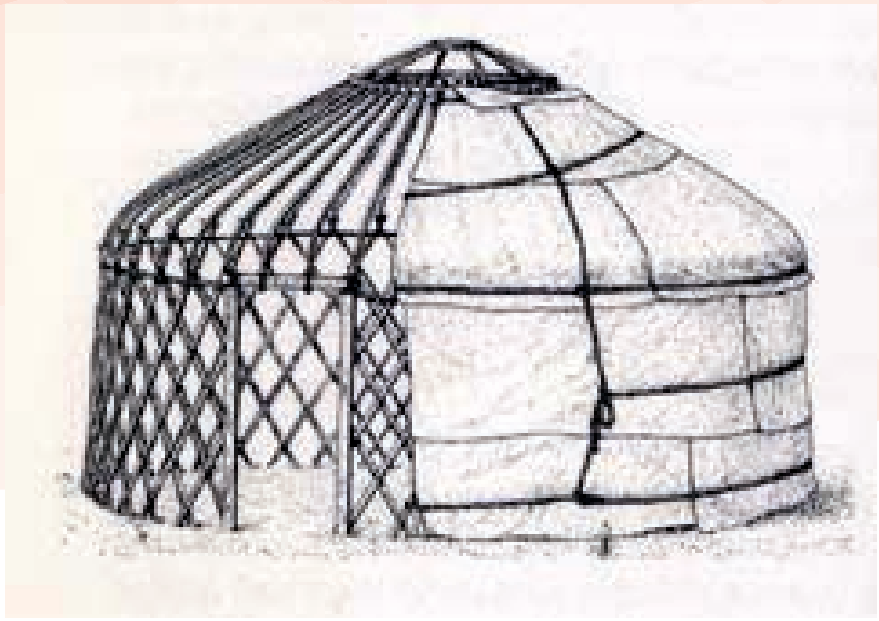


Figure 6 : Schéma d'une yourte

Figure7 : Maisons islandaises enterrées

La notion d'ambiance et de bien-être a contribué à faire changer mon regard sur l'architecture car c'était quelque chose de nouveau. C'était tout un pan d'un monde que je découvrais. Cela a aidé ma vision de l'architecture à s'affiner et à lever le voile sur une partie des mystères qui entourent cet art si complexe. Le fait d'être passée d'une grande maison de campagne à un petit appartement dans une grande ville m'a permis de comparer deux types de logement très différents l'un de l'autre. Personne n'ayant les mêmes goûts et les mêmes besoins, certains préféreront la maison tandis que d'autres l'appartement. Mais beaucoup ne savent pas et j'aimerais, en tant qu'architecte, les aider à trouver le logement qui leur conviendra le mieux, qui leur permettra de s'épanouir et de vivre le mieux possible.

II) L'émotion architecturale

Les ambiances ne servent pas uniquement à nous informer sur un lieu ou un espace. Elles peuvent aussi être aussi le vecteur d'émotions. J'ai le souvenir d'une sortie, d'un jour, dans le petit village d'Ouradour-sur-Glane qui a été détruit et incendié par les nazis pendant la Seconde Guerre Mondiale. Aimant l'histoire, j'ai tout d'abord été ravie de cette excursion. Mais lorsque je suis arrivée sur place, je me souviens d'avoir pleuré, submergée par l'émotion qui se dégageait du lieu. J'imaginais ce petit village, calme et tranquille, vivant paisiblement, et l'instant d'après, je le voyais réduit en cendres. L'émotion qui se dégageait des ruines était palpable, sans doute aidée par le temps couvert qu'il y avait ce jour-là. Je n'avais pas été la seule à pleurer : j'avais aperçu d'autres personnes en larmes autour de moi, elles aussi touchées par l'atmosphère sinistre du lieu.

A) L'architecture, un générateur de souvenirs

Durant cette année en Grèce, dans le cours Visual Art II, nous avons dû choisir trois artistes qui nous plaisaient et dire pourquoi. Parmi la liste proposée, j'ai choisi et découvert l'artiste sud-coréen Do Ho Suh qui pose la question du ressenti de l'architecture. J'ai beaucoup aimé son travail et il m'a vraiment intéressée car il met en scène des espaces intérieurs du quotidien mais avec des matériaux très inhabituels, comme du tissu *(Figures 8 et 9)* afin de questionner les visiteurs sur les émotions qu'ils attachent à un espace de leur quotidien.

Comme il a beaucoup voyagé, il a dû déménager un certain nombre de fois et à chaque fois, il a conçu des répliques en tissu des espaces où il a vécu, ce qu'il a appelé « *Suitcases Houses* ». Avec cette œuvre, il expose les connexions que les gens ont avec les espaces qui les entourent. Comment ils se sentent dans un espace dans lequel ils ont autrefois vécu mais qui n'est désormais plus chez eux. Il cherche aussi à montrer le lien entre ressenti et architecture .

Le travail de cet artiste m'a amené à effectuer cet exercice de réflexion sur moi-même. Qu'est-ce que je ressens lorsque je rentre chez mes parents, dans cette maison qui a été « chez moi » ? La réponse, c'est que je me sens un peu comme une étrangère. Ce n'est plus vraiment chez moi, malgré toutes ces années et les souvenirs que j'ai de ce lieu. Cependant, un espace de la maison échappe à cette règle, et il s'agit de ma chambre, l'endroit où je me suis sentie le plus chez moi.

Cela m'a amenée à me poser la question : pourquoi je n'ai pas le même sentiment dans cette pièce qu'avec le reste de la maison ? Pourquoi cette exception ?

La chambre est le lieu de l'intimité, le lieu où on se réfugie après s'être fait gronder, où on se cache pour pleurer, où on joue à combattre les monstres sortis de notre imagination et où on s'invente des histoires. La chambre, c'est un lieu sacré pour les enfants, où on a passé des heures et des heures à se créer de souvenirs qui resteront à jamais imprégnés dans les murs de cet espace. La chambre est un espace qui a été remplie par nos aventures d'enfant et qui restera toujours l'espace qui nous a vus grandir. Elle est remplie de souvenirs et d'émotions et, personnellement, je ne pourrais jamais me sentir comme étrangère dans cette pièce.

Faire ce constat m'a amené à m'interroger sur les souvenirs qu'on pouvait lier avec un bâtiment qu'on visiterait, un logement ou autre. Est-ce que, même si on n'expérimente le projet que pour quelques instants, on peut y vivre des émotions fortes ? Carla Swickerath, une architecte travaillant dans le cabinet d'architecture Studio Libeskind a déclaré, lors d'une interview, que « l'architecture mélange émotion et raison. C'est ce qui la rend si puissante ». Si un bâtiment ne parle pas à l'usager, alors elle ne remplit pas sa mission.

L'architecture est plus qu'un espace défini par des murs. Les ambiances d'un bâtiment provoquent des émotions chez l'usager qui le rendent vivant.

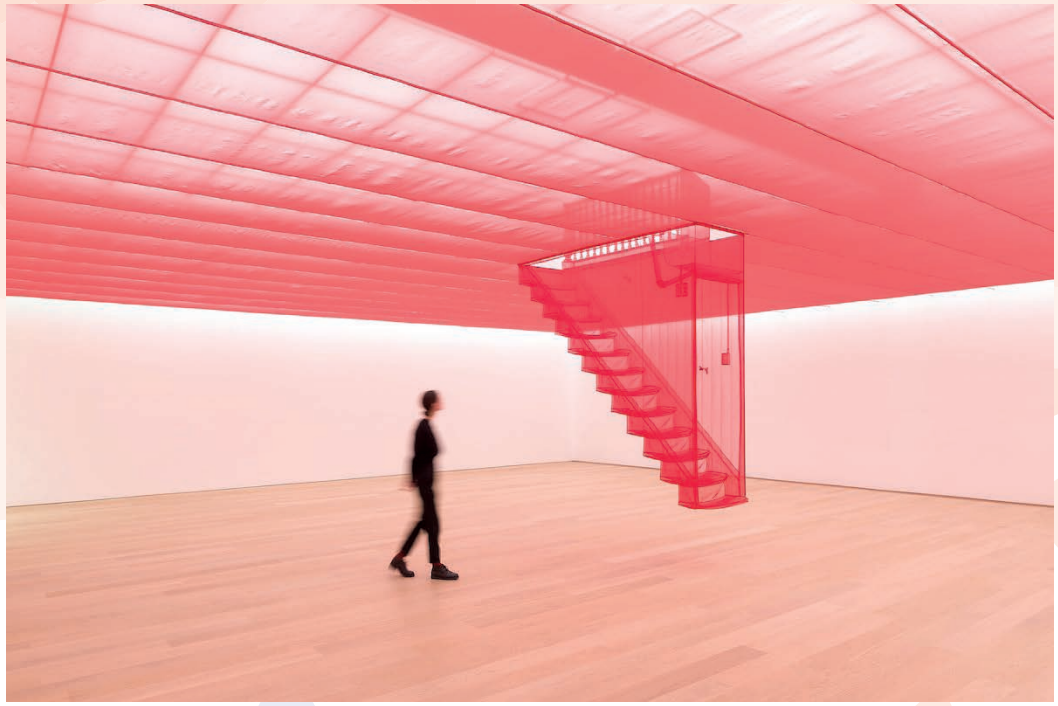


Figure 8 : Escaliers

Figure 9 : Toilettes

Je ne veux pas faire d'architecture sans âme, qui ne provoquerait rien chez la personne qui l'expérimente, car éprouver des émotions, c'est se souvenir. On se souvient d'un lieu parce qu'on y a pleuré ou rit, pas parce qu'on l'a contemplé sans rien ressentir. Créer des événements architecturaux permet aussi de générer des souvenirs, car ils peuvent être marquants. Par exemple, une vitre au bout d'un couloir qui donne l'illusion de l'arrivée *(Figure 10)*, ou le mur qui accompagne les usagers jusqu'au cœur du projet, comme je l'avais fait dans mon projet du S4AA. Je veux faire une architecture dont les usagers se souviendront parce qu'elle les a marqués. Une architecture qui leur aura fait ressentir des émotions, comme si le bâtiment vivait à travers eux.

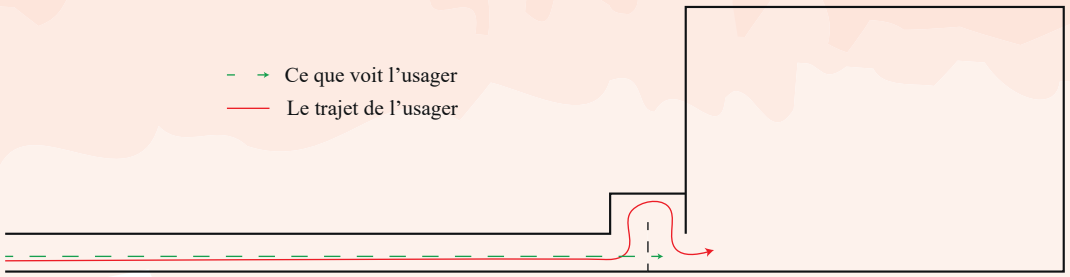


Figure 10 : Exemple qu'un événement architectural

B) L'architecture, une expérience sensorielle

J'ai une imagination débordante : je suis toujours en train de me raconter des histoires dans ma tête, à inventer mille et une aventures que je pourrais vivre… Avant, je les couchais sur le papier. Maintenant, je me sers de l'architecture pour les réaliser. Je crois que je me souviendrais toujours de Pascal Rollet qui a dit, lors du lancement du projet masse en S2AA « Racontez une histoire à travers l'architecture ». C'est ce que j'ai fait : à travers mon Dédale, j'ai imaginé une aventure pour l'usager qui expérimenterait mon projet, une aventure dont le but était de trouver la lumière qui se trouvait au centre de ce labyrinthe d'obscurité. *(Figure 11)*

Lors de ce projet, j'ai compris que l'architecte était le cinéaste de l'architecture : il la met en scène grâce aux ambiances qui nous font ressentir une émotion particulière à un certain endroit. Lorsqu'il dessine un plan, il invente une histoire, il crée les espaces dans lesquels va se dérouler cette aventure que l'usager va vivre. Là, il mettra une chicane plutôt qu'une porte pour que la transition soit plus progressive. Ailleurs, il fera une pièce avec un plafond bas pour que la personne se sente plus en sécurité…

Marc Crunelle, dans son ouvrage *L'architecture de nos sens,* a d'ailleurs dit « L'architecture est l'expérience du vécu ». On ne peut vivre cette expérience architecturale qu'en traversant le bâtiment. Sans cela, on ne peut pas imaginer ce qu'on peut vivre. Il faut que le corps expérimente l'espace où il se trouve pour qu'il en garde un souvenir. Ressentir l'espace, c'est vivre une expérience sensorielle : les formes, la matérialité, la lumière, la température, tout cela, on ne peut le ressentir qu'avec le corps. Les ambiances permettent de révéler l'architecture en sollicitant nos sens.

Lors du S2AT, Pascal Rollet nous a parlé de James Turrell, le « sculpteur de lumière ». Il inonde les espaces de lumière, tant et si bien qu'on finit par ne plus vraiment savoir où sont les limites de l'espace où l'on se trouve. *(Figure 12)* On ne peut pas vraiment comprendre ce que cela fait d'être dans un de ces espaces si on n'y est pas déjà allé.

Tout cela m'a permis de comprendre que l'architecture était avant tout une expérience sensorielle. Les souvenirs sont des expériences passées, or, on ne peut pas se souvenir d'un espace architectural si on ne l'a pas expérimenté.

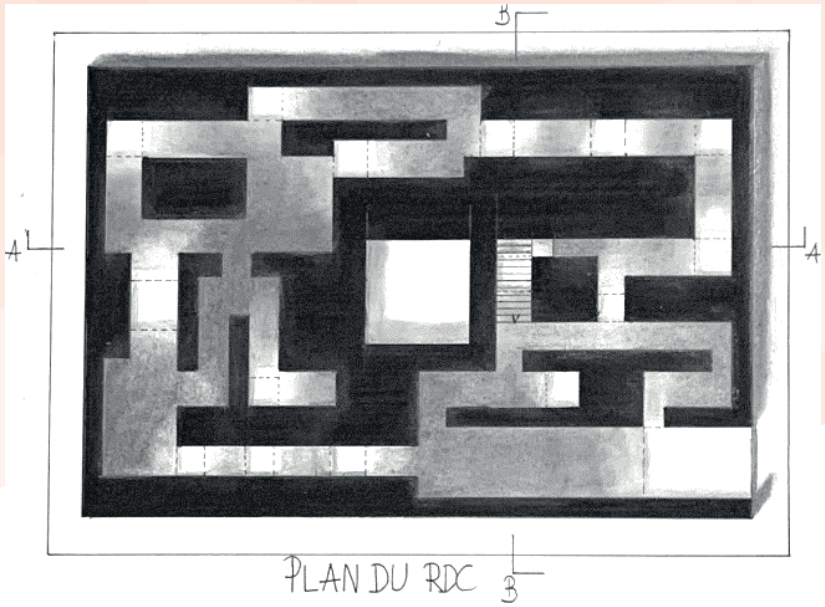


Figure 11 : RDC du Dédale, S2AA, Masse

Figure 12 : Breathing Light*, James Turrell*

L'architecture est donc un moyen de se rappeler, de se souvenir. Elle est le vecteur d'émotions. Cependant, l'architecte aura beau imaginer ce que l'usager qui expérimentera son projet ressentira aux différents endroits, il ne peut pas être sûr qu'il va le vivre comme il l'a imaginé, car chaque individu est unique. Du fait de cette unicité qui nous définit, on expérimentera toujours différemment un espace et en gardera un souvenir unique.

Le travail réflexif mené sur moi-même lors de l'enseignement du S3RP, dans l'atelier d'arts plastiques dirigé par Agnieszka Karolak et de Visual Art II m'a fait comprendre que les émotions qu'on lie à un espace architectural sont très importantes car c'est d'elles qu'on se souvient lorsqu'on cherche à se souvenir d'un endroit. Les ambiances aident à provoquer des émotions, et sont donc aussi très importantes pour le ressenti que l'on garde d'un bâtiment.

III) Le climat

Le réchauffement climatique est un des enjeux majeurs du XXI^{ème} siècle et l'architecture y joue un rôle important. En effet, 40% des émissions de CO2 sont issues du domaine du bâtiment et la plus grosse partie ne vient pas de la construction mais de la vie de l'édifice (chauffage, eau chaude…). Avant de commencer à étudier l'architecture, j'avais déjà conscience que le climat se réchauffait mais je ne savais pas que l'architecture y participait à ce point.

Cependant, je m'en suis rendue très vite compte, le premier jour, lors de la semaine d'intégration avec Pascal Rollet et notamment, par la suite, pendant les différents enseignements. Le scénario catastrophe qu'il a dressé lors de ce premier jour m'a un peu effrayé : comment peut-on faire de l'architecture s'il faut prendre soin du climat ? Heureusement, j'ai découvert la faculté d'adaptation de l'architecture qui m'a ouvert de nouveaux horizons.

A) Grenoble et Thessalonique, deux villes que tout oppose

Aujourd'hui, un nouvel enjeu concernant l'architecture est apparu : comment prendre en compte le climat dans le projet ? Comment faire pour réduire son impact environnemental ?

Ayant passé une année à Thessalonique, une ville bien plus au sud que la France, j'ai « expérimenté » le climat grenoblois tel qu'il pourrait bien être dans dix ans. La chaleur humide et suffocante, presque insoutenable, les climatiseurs qui tournent toute la journée et toute la nuit, les gens qui ne sortent plus l'après-midi, mais seulement le soir lorsque la température a un peu baissé… Tout cela pourrait bien être le climat de la France dans quelques années.

Ce qui m'a vraiment frappée, c'est que cette canicule est arrivée très tôt, dès le mois de mai. Il n'y a pratiquement pas eu de transition entre l'hiver et l'été : une semaine, il faisait froid, la semaine d'après, écharpes et manteaux étaient complètement superflus, même un simple pull est devenu inutile. Certes, l'architecture de la ville a été pensée pour la canicule : les bâtiments blancs réfléchissent la lumière du soleil, les îlots sont denses afin d'offrir le moins de surface possible à l'astre du jour, mais ça ne suffit pas. Thessalonique est une ville entièrement bétonnée, il n'y a pas de parcs qui pourraient rafraîchir un tant soit peu l'atmosphère étouffante de la ville.

Pendant le mois de juin, à l'occasion d'une excursion le temps d'un week-end à Vikos, j'ai ressenti la différence de température entre la ville et la forêt. Elles étaient sensiblement les mêmes dans les deux espaces, mais pourtant, je ne les ai absolument pas ressenties de la même manière. Si en ville, c'était à la limite du supportable, dans la forêt, il faisait bon, presque frais. Cela m'a vraiment convaincue de la nécessité d'avoir des espaces verts pour tempérer les zones urbaines.

À l'occasion de cette mobilité, j'ai aussi pu comparer les villes de Grenoble et de Thessalonique. *(Figures 13 et 14)* La première qui a été élue capitale verte d'Europe 2022, est parsemée de parcs et d'espaces verts et donne une grande place aux vélos et aux transports en commun plus respectueux de l'environnement. Pour la seconde, c'est à peine si la notion d'écologie existe. Le mode de déplacement le plus utilisé est la voiture et les habitants ne sont pas encouragés à faire autrement à cause des bus polluants et désuets. La construction d'un métro a bien été commencée mais n'a jamais été terminée du fait des ruines qui jonchent les sous-sols de la ville et le fait même d'être piéton est dangereux. C'est un cercle vicieux qui pousse la population à utiliser de plus en plus leurs voitures.

Figure 13 : Principale Avenue de Grenoble, le Cours Jean Jaurès

Figure 14 : Principale avenue de Thessalonique, Egnatia

Mais ce qui m'a sans doute le plus effarée devant ce non-respect de l'écologie, c'était les climatiseurs des magasins qui tournaient à fond… avec la porte ouverte sur la rue et la chaleur étouffante ! Toute cette énergie consommée et jetée par la fenêtre comme ça ! Je me suis vraiment dit qu'il y avait un monde entre la France et la Grèce, entre les manières de faire mais aussi les mentalités.

Dès le début de mes études d'architecture, les professeurs nous ont parlé de l'impact que le secteur du bâtiment avait sur l'environnement, sa part dans les émissions de gaz à effet de serre. De ce fait, j'ai toujours essayé d'intégrer cette dimension qui me semble essentielle dans mes projets. À Thessalonique, c'est une autre différence car je me suis aperçue que personne ne faisait le moindre effort à ce sujet : les étudiants ne se posaient pas la question des matériaux à utiliser, c'était toujours le béton.

Cela m'a vraiment ouvert les yeux sur les problèmes actuels auxquels nous avons à faire. J'en étais déjà consciente avant cette année à l'étranger, mais à la vue de tout cette indifférence, j'ai vraiment pris conscience de ce qui pourrait arriver si on n'agissait pas. J'ai notamment compris la part qu'avait le secteur du bâtiment dans toute cette pollution : le chauffage en hiver mais surtout, la climatisation en été qui est jetée par les fenêtres en Grèce.

Pendant les cours, on nous a souvent répété qu'un projet devait être adapté à son site. Que si on pouvait mettre le bâtiment ailleurs, alors, ça n'allait pas. À Thessalonique, j'ai été confrontée à une architecture qui n'est pas très diversifiée : les bâtiments se ressemblent tous et n'ont pas vraiment d'identité. Cependant, grâce à leur couleur blanche et claire et les îlots très denses, ces immeubles ont leur place dans la ville, car ils ont pour but de ne pas faire entrer la chaleur à l'intérieur et garder le plus possible la fraîcheur. Cependant, cette caractéristique peut s'appliquer à toute la Grèce.

De plus, le cours 06EA10 Urban Design, que j'ai déjà présenté dans une précédente partie, m'a ouvert les yeux sur les problèmes de la ville. Ce sont les principaux îlots de chaleur engendrés par l'activité humaine. À cause de la minéralisation de l'espace publique, des activités urbaines, de la configuration urbaine qui limite le rafraîchissement par le vent et la densité des constructions qui absorbent la chaleur le jour et la rejettent la nuit, la différence de température entre la ville et la campagne est assez significative, parfois plusieurs degrés. Le terme d'îlot de chaleur urbain a été utilisé pour la première fois au XIX^{ème} siècle à Londres, par Luke Howard, un pharmacien passionné la météorologie, dans son livre *The climate of London*.

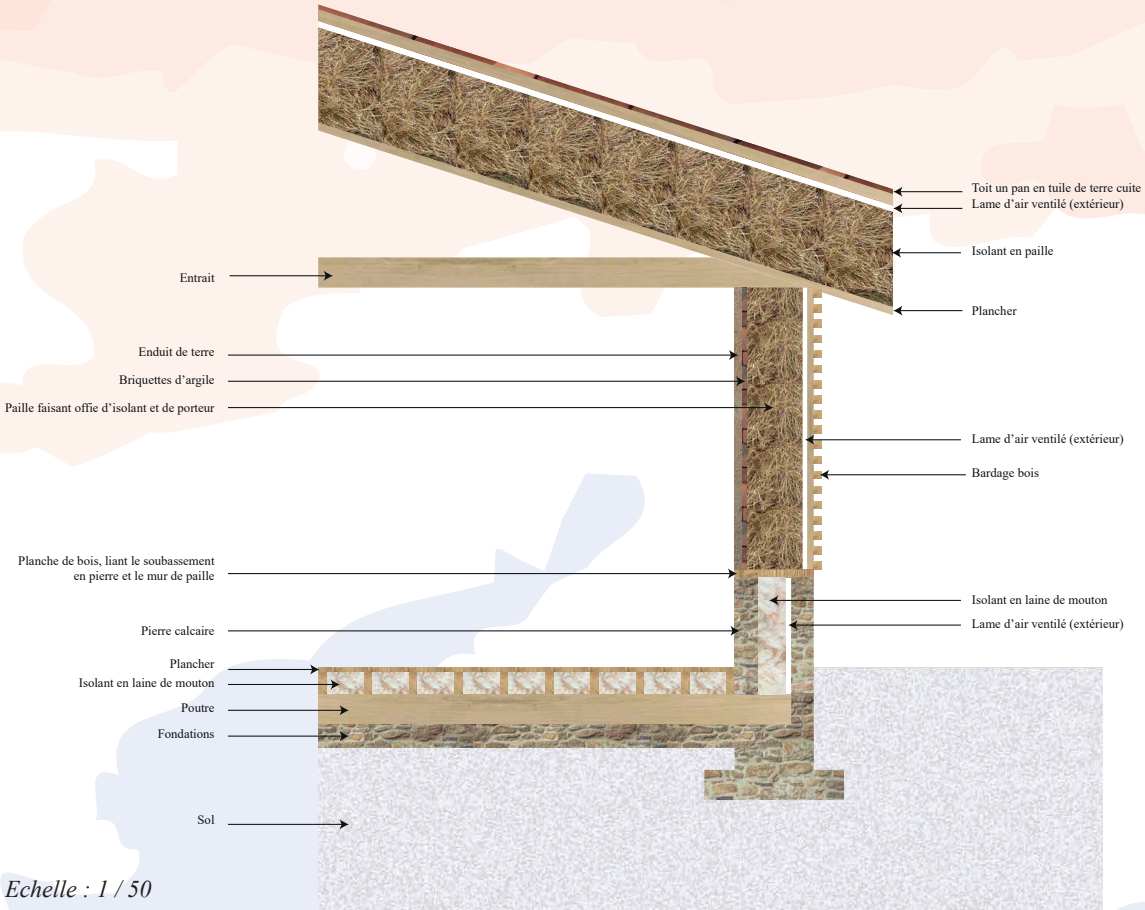
C'est elle aussi qui rejette la majorité du gaz à effets de serre dans l'atmosphère, notamment à cause de la consommation d'énergie des bâtiments pour rester à une température acceptable et les moteurs des voitures qui encombrent les villes. Cette constatation, ajoutée à l'enseignement reçu à l'ENSAG, m'a clairement fait comprendre que l'enjeu climatique était fondamental à mes yeux et dans l'architecture que je veux faire. Comment faire en sorte d'adapter mes projets aux enjeux environnementaux auxquels nous faisons aujourd'hui face ? Comment intégrer cette dimension climatique et écologique dans mes projets ?

B) La dimension climatique dans le projet

Lorsque je suis arrivée à l'ENSAG, je ne savais pas du tout comment serait mon architecture. Mais lors de la JPO en 2019, alors que j'arpentais l'école, je me suis retrouvée devant les classes du master Montagne. Là, j'ai rencontré une élève qui m'a présenté cette option. Ce fut le coup de foudre, si je puis dire : ce qu'elle m'a dit a éveillé mon attention.

De plus, le studio de projet S4AA de Sébastien Fabianni m'a conforté dans cette impression. Construire sur un terrain en pente était pour moi beaucoup plus intéressant que sur un terrain plat ou déjà travaillé par l'homme. Mettre en valeur le paysage est, certes, plus facile qu'en ville mais il faut savoir quoi montrer pour bien le cadrer. Le site étant difficilement accessible (petite route de montagne en lacets), ce projet de refuge climatique posait aussi la question des matériaux de construction et amenait à le penser avec les ressources présentes sur place. *(Figure 15)* Ce projet prenait aussi en compte les enjeux climatiques auxquels nous faisons face à l'ère de l'anthropocène, un point que j'aimerais mettre en œuvre dans mon architecture.

D'ailleurs, ce studio de projet était en lien avec l'enseignement S4EE « Paysages », dirigé par Edith Chazel. Afin de mettre le paysage en valeur le mieux possible, nous l'avons analysé et avons déterminé les points qui attiraient le regard et les lignes de force de ce paysage dans lequel prenait place le projet. *(Figure 16)* Ce cours m'en a rappelé un autre, pendant le S2AX, où l'enseignant avait dit que le paysage n'existait qu'à travers le regard de son observateur : s'il n'y a personne, alors, il n'y a pas de paysage. Il faut qu'il y ait quelqu'un pour contempler le panorama qui s'offre à lui sinon, il ne sert à rien de le cadrer et de le mettre en valeur.



Echelle : 1 / 50

Figure 15 : Coupe Constructive, S4AA, CMAU-G

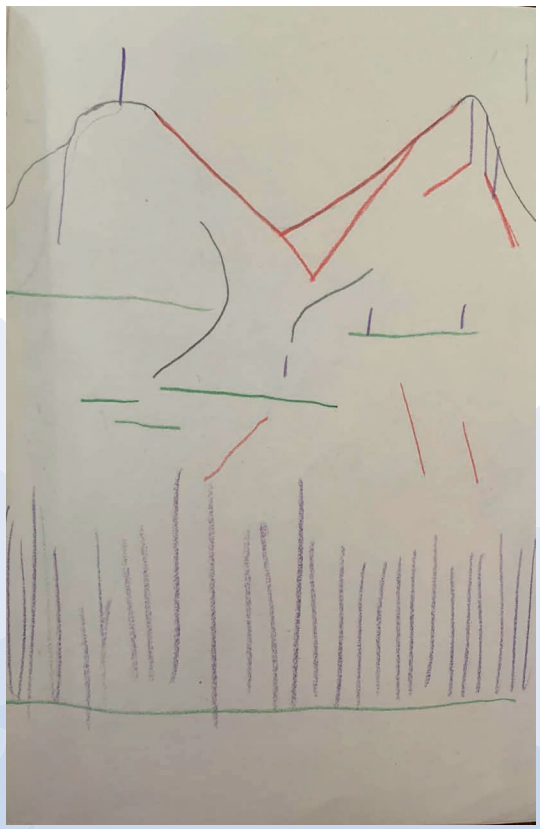


Figure 16 : Un paysage de ligne, S433

J'aimerais que mon architecture puisse mettre en valeur les montagnes, afin de donner aux gens envie de l'explorer, autrement que par le ski. J'ai le souvenir d'être partie en vacances dans le Queyras, il y a quelques années de cela. Nous devions faire une randonnée et partir d'un petit village qui avait été élu « Plus Beau Village de France ». J'avoue que je m'attendais à un village super mignon et très touristique mais c'était tout le contraire. L'endroit était désert, presque à l'abandon. Il faisait peine à voir. Peut-être que c'est ça aussi, l'architecture de montagne : revitaliser les hameaux montagnards, délaissés par leurs habitants.

Je crois que les montagnes attirent les gens autant qu'elles les effraient. Elles sont belles, majestueuses mais aussi dangereuses : chaque année, on apprend que de gens sont morts, et cela fait peur. Pourtant, les massifs sont bien plus que cela et j'aimerais que cela se ressente dans mon architecture. Les gens disent rarement qu'ils vont à la montagne comme ils vont à la plage : combien de fois ai-je entendu des étudiants Erasmus dire qu'ils avaient choisi de venir à Thessalonique à cause de la mer ? Les montagnes sont pourtant tout aussi attrayantes que la plage (peut-être même plus à mes yeux).

De plus, les massifs montagneux ont un rôle très important dans la régulation du climat. Comme nous l'avait expliqué Pascaline Thiollière dans son cours sur la thermique en L2, les montagnes permettent à l'air de monter et de descendre au cours de la journée selon sa température. Elles aident à la convexion l'air dans la vallée : l'air chaud monte, car plus léger, tandis que l'air froid descend, car plus lourd. *(Figure 17)*

« Lorsqu'on construit un bâtiment, on crée quatre microclimats. » *(Figure 18)* Cette phrase, venant d'un cours ayant eu lieu pendant l'une des semaines intensives du S2AX, m'avait frappée. C'est celle qui m'a fait comprendre que même la plus petite construction, comme un simple mur, avait un impact sur son environnement et m'a fait réaliser celui que les métropoles devaient avoir sur leur environnement. Entre les rues, les îlots construits et les parcs, ce devait être une multitude de microclimats dans le climat général de la ville.

Cela, et le fait d'avoir vécu à Thessalonique pendant un an, m'a amené à m'interroger sur la manière dont on pouvait réduire cet impact qu'a l'architecture sur le climat et son environnement.

« La forme suit le climat » a dit Philippe Rahm. Afin de réduire l'impact de ses projets sur l'environnement, il a conçu l'idée d'une architecture météorologique afin que chaque projet soit adapté à un climat mais aide aussi à en prendre soin. Le climat est le premier paramètre qu'il prend en compte lorsqu'il commence un projet afin de l'utiliser au mieux.

J'ai toujours aimé la montagne car c'est là que j'ai grandi : entourée de massifs qui ont attiré mon regard pendant des années. Randonneuse à mes heures perdues, je les ai arpentées de long en large en travers, et ai découvert les magnifiques paysages que les vallées et les sommets ont à nous offrir. Malheureusement, entre les vallées industrialisées et les villages désertés de haute altitude, les montagnes sont un territoire en sursis.

En outre, lors d'un petit voyage organisé par l'ESN à Vikos (dans le nord de la Grèce), j'ai pu comparer l'effet que les massifs montagneux avaient sur le climat. Dans le petit village où on logeait (Vista), perdu au milieu des montagnes, il faisait bon, presque frais, tandis qu'à Ioannina, la grande ville située dans la vallée, la chaleur était insupportable. L'architecture, ce n'est pas que le bâtiment, c'est aussi l'environnement qui l'entoure et comment il va prendre place dans le site et le paysage.

Cette année de mobilité m'a fait prendre conscience que si on n'intègre pas l'environnement au projet, on crée plus de problèmes que de solutions. Aussi, je souhaiterais le mettre en valeur le mieux possible et permettre aux gens de découvrir la beauté des paysages dans lesquels nous vivons et que nous nous efforçons de protéger de notre pollution.

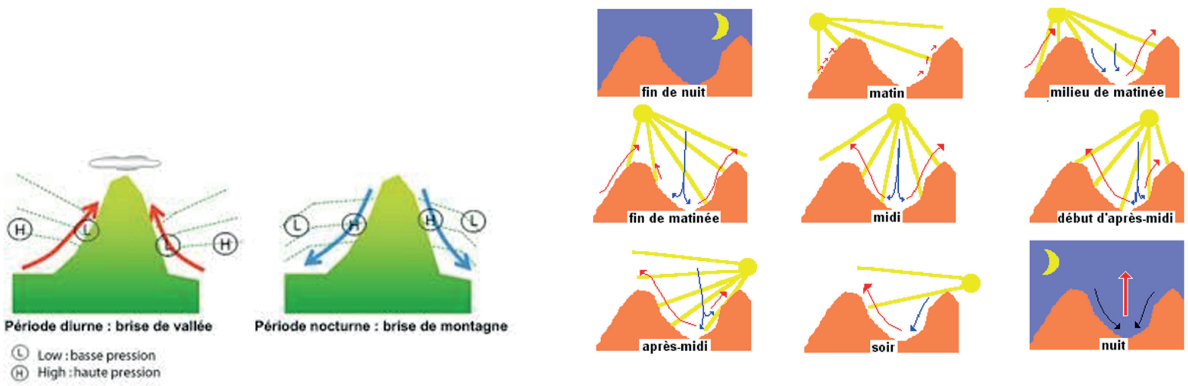


Figure 17 : Diagrammes expliquant la convexion de l’air ; Image extraite du cours S4EA, bioclimatisme

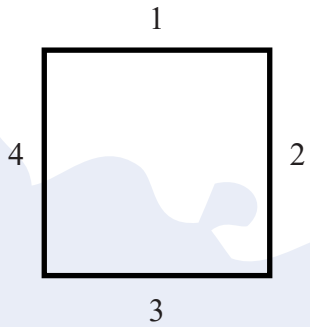


Figure 18 : Schéma des différents microclimats induits par une construction

De nos jours, il est important d’intégrer l’enjeu climatique dans nos projets architecturaux. J’y suis d’autant plus sensible grâce à cette année à l’étranger qui m’a vraiment fait réaliser ce qui se passait aujourd’hui. Néanmoins, j’aimerais aller plus loin et préserver aussi la nature qui nous entoure pour la faire redécouvrir aux gens qui vivent majoritairement dans un espace urbanisé. Ce retour aux sources pourrait être bénéfique non seulement pour nous, les Hommes, mais aussi pour la planète et les écosystèmes qui la peuplent.

Je voudrais aussi mettre les montagnes en valeur et les préserver, car aujourd’hui, elles sont menacées par l’activité humaine (ski, activité industrielle…). C’est sans doute un des enjeux qui me tient le plus à cœur.

IV) Mon avenir en tant qu'architecte

À l'ère de l'anthropocène, il faut évoluer pour faire de l'architecture autrement. Continuer à être architecte comme au XX^{ème} siècle n'est plus possible de nos jours, surtout avec la crise environnementale. Ces trois années d'études d'architecture ont été riches en enseignements et en prise de conscience et j'ai maintenant une idée plus précise de quelle architecte je voudrais devenir.

Tout d'abord, je voudrais partir, non pas du programme architectural mais de l'homme lui-même, car il est au centre du projet. Il est la raison de l'existence de l'architecture et il me semble important de commencer par ce qui est au centre. Je souhaiterais penser le projet pour qu'on ne s'y ennuie pas et qu'il soit vivant. Une architecture qui inviterait à être visitée et à être expérimentée. Les notions d'ambiance et d'émotion de l'architecture permettent de faire vivre l'architecture, de lui faire raconter une histoire, à travers les usagers.

D'autre part, je souhaiterais ne pas négliger la dimension climatique, comme c'est encore trop souvent le cas aujourd'hui et l'intégrer dans mes futurs projets. Si penser l'enveloppe interne du projet est important, celle qui est à l'extérieure ne l'est pas moins.

Ensuite, cette année à l'étranger m'a permis de me rendre compte que le dessin et les maquettes étaient importants pour la conception du projet. À Thessalonique, les étudiants utilisent uniquement leur ordinateur pour dessiner et modéliser leurs idées et cela m'a beaucoup déplu. J'aime dessiner et si j'ai voulu rejoindre cette filière, c'est en grande partie pour les maquettes que j'avais vu lors de la JPO à l'Ecole d'Architecture de Lyon. Le fait qu'ils testaient leurs modèles, même à échelle réduite, avait aidé l'architecture à prendre une dimension concrète dans mon esprit.

Je sais qu'aujourd'hui, nous avons de nouveaux outils numériques pour faire de l'architecture mais parfois, il est mieux de manipuler « en vrai » ce que l'on fabrique et ce que l'on projette de faire. Je souhaite donc être un architecte qui travaille avec des maquettes.

Enfin, l'architecture qui m'a toujours fascinée est celle que l'on retrouve à la montagne. Entre les petits villages d'altitude qui s'implantent dans une forte pente et les petits abris cachés entre les arbres que l'on peut trouver sur son chemin pendant une randonnée, j'ai envie de les mettre en valeur. Aujourd'hui, les montagnes sont des territoires en perdition : les vallées qui s'industrialisent, les stations de ski qui abîment le paysage et les hameaux qui se dépeuplent, je souhaiterais redonner une belle image à ces massifs, à leur redonner leur gloire d'antan, qui terrifiaient les gens mais qui les attiraient tout autant.

Ainsi, je me dirigerai vers le master Montagne, Architecture, Paysage, car c'est ce que je désire faire : une architecture de montagne, qui met en valeur les paysages et les magnifie, tout en prenant en compte les enjeux climatiques auxquels nous devons faire face aujourd'hui.

Annexes - Παραρτηματα

Quelques informations utiles…

Si la vie en Grèce n'est pas très chère, elle passe beaucoup par les transactions en liquide. Il est donc nécessaire de toujours avoir quelques billets sur soi. Le seul petit point négatif, c'est qu'il y a toujours des frais bancaires à payer aux distributeurs, 2,5€ et 3€.

Avoir un *tax number* en Grèce, c'est le sésame : il permet d'avoir un contrat d'électricité, internet ou même tout simplement un logement. Mais pour l'obtenir, c'est un vrai parcours du combattant. Toutefois, une fois obtenu, il n'y a plus de problèmes.

Le loyer est assez identique à ceux qu'on peut trouver en France. Personnellement, j'étais déjà venue l'été précédent mon départ pour chercher un appartement, car j'aime bien voir où je vais loger, j'avais cependant évité de visiter tout le pays et la ville pour garder la surprise et quelques endroits à découvrir.

Pour ce qui est des transports en commun, il n'y a pas d'abonnement, pas de contrôleur, et je n'ai pratiquement jamais vu quelqu'un prendre un ticket à bord des bus ou dans les kiosques qui parsèment la ville. Je n'ai donc jamais pris d'abonnement ou de ticket de bus. En revanche, il y a énormément de taxis dans toute la ville (facilement reconnaissables à leur couleur bleue) qui sont très peu chers (par exemple, aéroport-Thessalonique, il y en a pour environ 20€, pour à peu près 20km). Les conducteurs sont en général très sympas, et n'hésitent pas à faire la causette et à proposer des endroits à visiter.

Pour ce qui est de la télécom, j'ai utilisé mon forfait français toute l'année, car il fonctionnait aussi à l'étranger (dans les pays de l'Union Européenne). Toutefois, au besoin, il y a des boutiques de télécom qui peuvent fournir des forfaits pas chers.
Étant partie en période de Covid, j'ai dû faire un PLF (fichier informatique qui se fait en cinq minutes sur internet) et avoir un schéma vaccinal complet. Lors de mon retour, toutes ces mesures n'étaient plus en vigueur, mais on ne sait jamais…

S'il y a une chose à faire absolument en Grèce, autre que visiter tous les sites archéologiques possibles et imaginables (et y en a beaucoup, donc de quoi faire), c'est aller dans une taverna, un restaurant typique pour goûter la gastronomie grecque. L'avantage c'est que ce n'est absolument pas cher (environ 10€ par personne max).

Bilan :

L'Erasmus, c'est une expérience formidable qui peut paraître longue à la fin, surtout quand toutes tes connaissances du premier semestre sont rentrées chez dans leur pays. Les premiers mois m'ont surtout servi à m'adapter à ce nouvel environnement tandis que les suivants ont été ceux où je me suis le plus éclatée. Pour cela, je pense que partir une année entière est mieux qu'un semestre, car on a vraiment le temps de se poser et de profiter.

À toi qui hésites à partir :

Erasmus est une occasion unique pour partir à l'aventure qui ne se représentera peut-être pas. C'est une occasion en or pour rencontrer des gens, découvrir une nouvelle culture, visiter et voyager.

Si tu as peur de l'inconnu, c'est normal, je l'étais moi aussi, malgré une petite expérience précédente. Néanmoins, après cette année, j'en suis ressortie grandie par tout ce que j'avais vécu, à toutes les épreuves auxquelles j'ai dû faire face qui font parties du fun. Partir à l'étranger, c'est accepter de changer ses habitudes et son rythme de vie pour s'adapter à notre nouvel environnement. Même si cela paraît difficile au début, en réalité, ça se passe tout seul.

Il est vrai que c'est toujours mieux de connaître la langue du pays où l'on va partir mais, en Grèce, les gens parlent super bien anglais et sont super sympas. Si jamais tu as des problèmes, n'hésite pas à aller vers eux pour leur demander de l'aide.
Je n'ai donc qu'une seule chose à dire : l'aventure n'attend que toi !

Quelques endroits à visiter absolument

Edessa

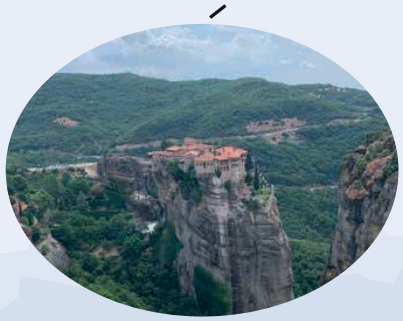
Kavala

Veroia et la tombe de Philippe II

Le Mont Athos (Holy Mountain)

Le villade de Vista et le Canyon de Vikos

Delphes



Les Météores

Epidaure

La Crète

Athènes

Le propre de l'aventure, c'est d'avancer sans savoir où l'on va. En cela, nous sommes tous des aventuriers.

- Anonyme

ENSAG
ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE GRENOBLE

Erasmus+